

Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique
Université Mouloud MAMMERY Tizi-Ouzou
Faculté des Lettres et langues
Département de Français



Mémoire de Master II en langue française

Spécialité : Langue et cultures francophones

Etude comparative de la condition humaine dans *Le fleuve détourné* de Rachid. Mimouni et *Les soleils des Indépendances* d'Ahmadou. Kourouma

Présenté par :

M^{lle} ARTBAS Kahina

Dirigé par :

M. M. MAHMOUDI Hakim

Membres du jury :

M. KHATI Abdelaziz	MCB	UMMTO	Président
M. Mahmoudi Hakim	MAA	UMMTO	Rapporteur
M. ALLALOU Mohamed	MAA	UMMTO	Examineur

Année universitaire 2014-2015

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de ce modeste travail.

Dédicace

A tous les damnés de la terre

Introduction

Introduction

La plupart des pays africains ont connu la colonisation. L'Algérie et la Côte d'Ivoire n'ont pas échappé à ce phénomène et leurs peuples respectifs ont été assujettis et exploités par le colonisateur français jusqu'au début des années 1960. La seconde accèdera à l'indépendance en 1961 alors que la première recouvrera sa souveraineté une année plus tard. La période postindépendance est aussi comparable pour ces deux pays dans la mesure où l'accession à la souveraineté a été accompagnée de déception chez les deux peuples. Pour ces derniers l'indépendance de leur pays est synonyme d'échec et de désillusion. En d'autres termes, le recouvrement de la souveraineté n'a pas été suivi de développement économique et d'amélioration des conditions de vie pour la majorité des deux peuples. Pire, les deux jeunes Etats post-coloniaux ont reproduit tous les méfaits du colonisateur en instaurant une gouvernance despotique et autoritaire.

La déception dans la société africaine postcoloniale est grande, à la mesure de l'espoir placé par ces peuples dans leurs luttes respectives pour l'indépendance. Les pouvoirs issus de cette dernière ont favorisé, par leur incompétence et leur incurie, l'émergence d'un individu désenchanté et révolté par les pratiques scandaleuses des nouveaux maîtres du pays. Cet individu, en proie au doute, commence à réfléchir à sa situation, à sa destinée dans un monde que l'on peut qualifier d'absurde et d'injuste. Un tel homme, on ne le retrouve pas uniquement dans l'espace politique, au sein de l'opposition aux nouveaux régimes, mais on le rencontre aussi dans le champ littéraire. En effet, certains écrivains ont été les précurseurs d'un courant littéraire qualifié de *désenchantement* inauguré par Ahmadou Kourouma et d'autres, avant de se voir illustré, en Algérie, par la plume de Rachid Mimouni : «*Je crois que je fais partie, au niveau du Maghreb, de cette génération d'écrivains du désenchantement. C'est-à-dire celle qui regarde, par rapport aux promesses et aux lendemains chantants qu'on nous promettait une réalité totalement différente.*»¹

Intéressé par cette littérature, nous avons choisi comme corpus d'étude deux œuvres appartenant à ces deux figures de proue du désenchantement postcolonial. La première œuvre est *Les soleils des Indépendances* de Kourouma, édité d'abord à Montréal en 1968 puis à Paris, en 1970 aux Editions du Seuil. La seconde œuvre est *Le fleuve détournée* de

¹ Propos de Rachid Mimouni, dans *Horizon de l'édition*, du 24 décembre 1991, p. 12.

Mimouni, publié en 1982, aux Editions Robert Laffont. Ce choix de deux romans issus de cultures et de pays différents se justifie d'abord par la ressemblance entre la trajectoire des deux pays, nouvellement libérés du joug colonial français. Il se justifie aussi et surtout par la peinture réaliste des conditions de vie de la société postcoloniale qu'ils proposent à travers une histoire teintée de désenchantement. Par la lecture de ces deux œuvres, nous pouvons enfin avoir une idée globale sur la condition humaine dans l'Afrique postcoloniale.

En effet, en optant pour ces deux œuvres, nous nous proposons de nous interroger sur le thème de «la condition humaine», aux lendemains des indépendances, dans ces deux pays. Ainsi, à travers les personnages de notre corpus, nous chercherons à montrer quelle image nos deux auteurs donnent-ils de la condition humaine en tant que place que quelqu'un occupe dans une société hiérarchisée selon les critères économiques, culturels et sociaux, selon la classe à laquelle il appartient, et dans laquelle il évolue à un moment donné dans un contexte particulier. En d'autres termes, nous emploierons cette notion dans le sens que lui confèrent les existentialistes, à l'image de Malraux, comme lutte pour un idéal, pour la dignité : *«tout ce que pour quoi les hommes acceptent de se faire tuer, au-delà de l'intérêt, tend plus au moins confusément à justifier cette condition en la fondant en dignité ; christianisme pour l'esclavage, nation pour le citoyen, communisme pour l'ouvrier »*¹.

Pour cet auteur, la notion condition humaine exclut de fait l'idée d'une «nature humaine» préexistante et selon laquelle l'homme est prédéterminé par la nature. Il laisse entendre par-là que l'homme est maître de son destin puisqu'il accepte *«de se faire tuer au-delà de l'intérêt»*. Pour lui, l'homme peut mourir pour autre chose que ses besoins naturels, à savoir sa dignité.

En choisissant de travailler sur ces deux œuvres illustratives du désenchantement qui a suivi l'euphorie des premières années d'indépendances, nous tenterons de voir comment ces dernières permettent de construire une réflexion efficace sur la condition de l'homme aux lendemains des indépendances. Pour ce faire, nous nous proposons de vérifier les hypothèses suivantes : nos deux œuvres présenteraient des similitudes dans leurs représentations de l'homme africain ; bien qu'elles s'inscrivent dans la même littérature

¹ Malraux, André, *La Condition Humaine*, Paris, Gallimard, « Folio », 1933, p.228.

dite « engagée », ces deux œuvres divergeraient sur certains points inhérents à la condition humaine ; enfin, au-delà de ces divergences, ces deux auteurs mettraient en scène des êtres en lutte pour retrouver la dignité perdue.

Pour répondre à notre problématique et vérifier nos hypothèses, nous avons opté pour une approche comparatiste qui est la plus indiquée pour un tel sujet. Ainsi, notre démarche consiste à comparer deux œuvres littéraires s'inscrivant globalement dans un même courant celui du désenchantement. Suivant cette approche, nous mettrons en parallèle les thèmes évoqués dans ces deux œuvres afin de toucher de plus près cette condition de l'homme dans notre corpus. Ce faisant, nous mettrons l'accent sur les sous-thèmes liés à notre thème principal en les répartissant entre groupes suivant la classification que proposent Pierre Brunel et ses collègues dans *Qu'est-ce que la littérature comparé ?*, à savoir thèmes personnels, thèmes d'époque et thèmes éternels.¹

Cependant, conscient des lacunes de la méthode thématique, nous envisageons de compléter notre étude par une articulation en reliant le contenu de chaque roman à la structure qui le véhicule. Persuadé qu'une œuvre littéraire est une forme-sens, nous ferons appel à la poétique (narratologie) pour mieux cerner les procédés utilisés pour y dévoiler la condition humaine.²

Partant de toutes ces considérations et pour mieux structurer notre recherche, nous avons articulé autour de quatre chapitres. Le premier, consacré aux considérations théoriques, donne d'abord un aperçu de la littérature du désenchantement dans laquelle s'inscrit notre corpus, puis de l'approche comparatiste que nous avons adoptée pour la réalisation de ce travail. Le second chapitre sera réservé aux thèmes personnels traités par les deux auteurs. Le troisième s'intéressera à la thématique d'époque présente dans les deux œuvres. Enfin, dans le dernier chapitre, nous aborderons la dimension poétique afin d'affiner cette comparaison.

¹ Paris, Armand Colin, 1983.

² *Ibid.* p.119.

Chapitre premier : Approche préliminaire

Chapitre premier : Approche théorique

Avant d'entamer l'étude thématique comparative entre les deux romans de notre corpus, il importe d'évoquer, dans un premier temps, le champ littéraire auquel appartiennent ces deux œuvres et de parler, dans un second lieu, du domaine de recherche dans lequel cette étude. Ainsi, il sera question, dans ce chapitre préliminaire, de présenter brièvement la littérature du désenchantement et la méthode comparatiste.

1. La littérature du désenchantement

L'avènement des indépendances va engendrer dans la littérature africaine une nouvelle orientation, en changeant sa thématique ainsi que sa structure formelle. En effet, les indépendances vont constituer dans les littératures francophones une sorte d'épisode noir, et le cri de joie de l'Indépendance tant attendu s'est vite transformé en cris de douleurs et de révolte. Les romanciers africains d'expression française de cette période de la post-indépendance vont se centrer sur les remises en question des régimes ayant succédé au système colonial ; les thèmes qui prévalent dans cette nouvelle littérature sont entre autres : le désenchantement, les désillusions et le malaise, ce que confirme Jacques Chevrier :

«Maintenant que le grand souffle épique et lyrique des années immédiatement contemporaines de l'indépendance est tombé, il faut bien constater que la période comprise entre 1960 et à nos jours a engendré pour l'essentiel, une littérature de désenchantement et de désillusion »¹

Dans les romans de ces écrivains postindépendants, il s'agit de dresser un violent réquisitoire des indépendances et de la façon dont elles sont gérées par ces nouveaux maîtres de l'Afrique qui ont pris les relais de l'ex colonisateur. De ce fait, ces auteurs font une satire acerbe des nouveaux dirigeants qui se considèrent comme représentants légitimes de leurs peuples qui, eux, demeurent silencieux et opprimés. Pour Jacques Chevrier en effet:

«Les auteurs francophones ont entrepris de dresser à leur tour, et à des degrés divers un réquisitoire sévère et une satire acerbe à l'encontre des mœurs politiques de l'Afrique

¹ Jaque, Chavier ; la littérature négre. Armand Colin/ HER. Paris 1984,1999. P.139.

contemporaine (corruption, népotisme, vénalité, despotisme) où inclure les dirigeants et de leurs complices y sont dénoncés sans ambages »¹

Nous sommes donc face à des romanciers politiquement engagés, qui accusent la classe au pouvoir d'avoir trahi leurs peuples, lesquels avaient lutté pour arracher leur indépendance, mais qui leur a été confisquée et détournée au profit de quelques uns. Partout en Afrique, dès les années soixante, des régimes dictatoriaux répressifs se mettent en place, engendrent misère, violence, oppression et deviennent les thématiques principales des romans publiés. L'homme africain est réduit au statut d'homme opprimé comme il l'avait été du temps de la colonisation. Les romanciers dénoncent cette situation dans l'espoir de changer le sens de l'Histoire, mais aussi pour dévoiler les conditions faites aux hommes, ils rejoignent l'idée d'Aimé Césaire qui dit : « *Ma bouche sera la bouche des malheureux qui n'ont point de bouche, ma voix la liberté de ceux qui s'affaissent au cachot du désespoir* »²

La production littéraire de cette génération postindépendance a donné un nouvel essor à la littérature francophone, aussi bien maghrébine que négro-africaine. Elle affiche sa volonté de se situer dans une échelle universelle, au centre des préoccupations de la nouvelle société et du monde, la problématique de l'individu longtemps écrasé sous l'occupation coloniale est désormais au cœur de la création romanesque. L'individu est omniprésent dans l'espace littéraire qui lui est entièrement consacré et qui lui accorde le droit à la parole pour dire son désespoir et l'inquiétude d'une nouvelle tragédie africaine. Les romans dans leur ensemble montrent l'impuissance des indépendances à imaginer un habitat digne de l'Homme.

1.1. La littérature négro-africaine

La littérature négro-africaine, « est *considérée comme manifestation et partie intégrante de la civilisation africaine* »³. A ces débuts, elle fut une littérature orale, mais avec le fait colonial, l'oral laisse place à l'écrit. Depuis sa naissance, le roman africain francophone paraît s'être engagé dans cinq directions que Jacques Chevrier a bien distinguées : les

¹Ibid p.139.

² Extrait du cahier du retour au pays natal, présence africaine .Paris. Page, 27.

³ Kasteloot L'ANTHOLOGIE NEGRO-AFRICAINE La littérature de E 1918 à1981, Bruxelles, Marabout-Verviers, 1981, p.5

romans de la contestation conçus avant l'indépendance qui reflètent les souffrances et l'exacerbation d'homme soumis à l'oppression d'une culture occidentale, à l'exemple du *Le vieux Nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono. Puis ce sont les romans historiques-sortes de récits épiques-qui viennent après les indépendances pour exprimer le besoin de retourner aux sources après ces années d'acculturation, c'est le cas du roman de Nazi Boni *Crépuscule des temps anciens* (1962). Ensuite, paraissent les romans de formation qui reflètent l'ambiguïté des générations d'africains formés et charmés par le mythe de Paris partagés entre les valeurs occidentales et les valeurs africaines. *L'Aventure ambiguë* (1961) de Cheik Hamidou Kane illustre cette époque. Par la suite, les romans de l'angoisse expriment le malaise et le doute de toute une génération face à un avenir incertain comme c'est le cas de *Un piège sans fin* (1960) de Camara Laye.

Enfin, ce sont les romans du désenchantement : *Les Soleils des Indépendances* publié en 1968, d'Ahmadou Kourouma incarne ce courant, à travers lequel se lit une société qui sombre dans le désarroi et la confusion des indépendances. Chez Kourouma, se retrouvent les prémisses de l'écriture des prochaines générations (70-80), car il a opéré des changements dans l'écriture en désarticulant le français par l'introduction d'une part de sa culture comme les proverbes selon les propos de Jacques Chevrier :

« L'accession à la souveraineté nationale de la plupart des pays africains en 1960 n'apporte pas de changements notables dans les champs littéraires, il faut attendre 1968 avec la publication des deux œuvres [...] *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem, pour que se distingue une première rupture dans la production littéraire africaine »¹

Par conséquent, la littérature négro-africaine de la fin des années soixante ne porte plus sur des thèmes comme la réhabilitation de l'homme noir et de sa culture, mais plutôt sur la dénonciation des indépendances ratées, et l'analyse romancée et critique des sociétés africaines. En effet, elle prend des distances vis-à-vis des positions défendues par Léopold Senghor et ses amis. « À la passion de la Négritude succède l'ère des désillusions. »² Célestin Bizimungu affirme en ce sens que toutes les critiques :

¹ Jacques Chevrier, *La littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984, P.12.

² *Ibid.* p.12.

« S'accordent pour reconnaître une thématique récurrente et dominante dans la production romanesque, des écrivains négro-africains de la période postcoloniale ; il s'agit du thème du désenchantement, l'attitude des nouveaux dirigeants déçoit le peuple. Au lieu de répondre positivement à ses attentes, ceux qui détiennent le pouvoir recherchent avant tout leurs intérêts, les indépendances acquises après un dur combat profitent à une poignée de gens qui prennent la place de l'ancien colonisateur et oppriment scandaleusement leurs frères. »¹

Après le roman du désenchantement, la littérature négro-africaine s'oriente vers l'histoire et le nationalisme mais en gardant toujours un œil critique sur le pouvoir en place.

1.2. La littérature algérienne francophone

Pareillement à la littérature négro-africaine, la naissance du roman algérien d'expression française intervient vers 1950 avec la publication du *filz du pauvre* de Mouloud Feraoun, *La Grande maison* de Mohammed Dib, *la Colline oubliée* de Mouloud Mammeri. Ces œuvres sont des descriptions de la vie traditionnelle et de la revendication identitaire voulant rompre avec la littérature dite d'assimilation qui s'était développée auparavant.

A partir des années soixante, émerge une nouvelle littérature qui se caractérise par le désenchantement et la contestation. Boudjedra, Farès et Mimouni dénoncent les tares de l'Indépendance, lancent un cri de détresse sur les maux qui touchent leur pays et leur peuple. Rachid Boudjedra publie son roman *la Répudiation* en 1969. Nabila Farès fait paraître en 1971 *Un passager de l'Occident*. Quant à Rachid Mimouni, il publie en 1982 *Le fleuve détourné*, roman très représentatif de cette époque.

Ce roman, en effet, évoque l'indépendance confisquée et les désillusions générées par l'idéologie du parti unique. Mimouni choisit un réalisme subversif pour décrire cet univers du désenchantement.

En somme, nous pouvons dire que ces deux littératures francophones, à savoir la littérature algérienne et négro-africaine, ont connu un parcours similaire. Dès les années soixante ces deux littératures s'inscrivent dans l'écriture du désenchantement, elles rompent avec l'écriture ancienne qui vise à affirmer son soi et le refus de la présence coloniale. Les auteurs pointent un doigt accusateur sur le pouvoir en place qui a dévié les

¹ BIZIMUNGU C., l'œuvre romanesque de Sony Labou Tansi, mémoire de master, Ruhengri, 1987, p.6

indépendances. Les romans que nous avons choisis comme corpus nous éclairent de ce que l'Algérie et la Côte d'Ivoire ont hérité après les indépendances.

2. La littérature comparée

La littérature comparée est née au début du XIX^{ème} siècle, c'était alors la mode de comparer la grammaire, la géographie et l'anatomie et pourquoi pas la littérature. En Europe dans la période du courant romantique, on a découvert la richesse des littératures populaires de tous les pays, F. Nietzsche estime en effet : « *Qu'un siècle comme celui-ci tient son importance de ce que peuvent s'y comparer, et s'y expérimenter côte à côte dans leurs diversités les conceptions du monde, les mœurs, les civilisations* »¹

2.1. Définition

- Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, les comparatistes ont mené des recherches sur la définition de leur discipline, ses domaines d'application, les extensions de leurs recherches à la question de savoir qu'est ce que la littérature comparée, P. Brunel, Cl. Pichois, A.-M. Rousseau qui disent :

«La littérature comparée est l'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie, de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature des autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien les faits et les textes littéraires entre eux, distants ou non dans le temps ou dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures, fissent-elles partie d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre et les goûter.»²

C'est une approche multidisciplinaire, son champ de travail est vaste, car non seulement elle étudie les littératures de différentes aires linguistiques, mais aussi de différents médias et types d'arts. De cette définition, se dégagent les principaux fondements de l'activité comparatiste.

¹ F. Nietzsche, in Adrian M., *Comparatisme et théorie de littéraire*, Paris, PUF, 1998, p.3.

² Pageaux D H., *Littérature comparée et comparaison*, Paris, Seuil, 1979, p.15 ;

³ Encyclopédia Universalis, V13

² P. Brunel, Cl. Pichois, A.-M. Rousseau. *Qu'est-ce que La Littérature comparée ?*, Paris, Arman Colin, 1983, p .150.

² Ibid. P, 37.

Le comparatisme et la discipline des frontières : cela permet aux comparatistes de se placer à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de son objet d'étude aux interférences des littératures une autre manière de ramener l'autre au soi même, le mot frontière est échangé par le mot passage car, pour les comparatistes ,les frontières sont artificielles comme le laisse entendre Pierre Brunel : «On pourrait dire précisément de la littérature comparée qu'elle est la discipline des passages, passage d'un pays à un autre, d'une langue à une autre, d'une forme d'expression à une autre »². Cette approche refuse de s'enfermer dans les catégories et les frontières (d'un territoire académique),

c'est une ouverture d'esprit sur toutes les disciplines, en effet le comparatisme : « S'attache à l'étude de tout ce qui se passe, d'une étude littéraire à une autre, mais le but ultime de la littérature comparée est de se tenir au dessus des frontières et d'espérer à une étude une science du transnational »¹. Ainsi elle rapproche, compare, confronte les traditions culturelles et interroge sur la spécificité du fait littéraire, appréhende les jeux d'influence et de ressemblance.

L'analyse intertextuelle : en s'appuyant sur le principe d'intertextualité (tout texte est "absorption" et "transformation" d'un texte à d'autres textes, tout texte est un intertexte), dans la perspective de R. Barthes. Cette intertextualité des textes littéraires est la priorité des études comparatistes, car elle analyse les œuvres littéraires qui sont issues des contextes semblables et appartenant aux même aires culturelle et linguistique, mais on trouve aussi des littératures régionales, des œuvres qui sont écrites dans un dialecte et avec une valeur esthétique propre qui n'est en général accessible qu'à une minorité. Cependant il existe deux théories du comparatisme qui sont essentielles, la première suggère l'intertextualité culturelle du texte littéraire et cela pour retrouver : « la trace d'une culture dans l'écriture [...] culture latérale définissant un code linguistique et des références à la vie, culture profonde, constituant la mémoire qui s'inscrit dans le grimoire du texte »¹. La deuxième théorie soutient l'écriture métissée dans le texte créole francophone, (théorie comparatiste de la littéralité).

2.2. Le comparatisme

Le comparatisme est une activité essentielle du fonctionnement de l'esprit humain. A ce propos, Daniel Henri PAGEAUX affirme : «Il se peut bien que les réflexions mettent en

¹ Pageaux D H., *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1990, p.18 .

jeu la ressemblance et la dissemblance, l'analyse et le contraste, soient à la base de la psyché humaine et de l'intelligibilité »². En tant que méthode, la comparaison n'est pas une nouveauté, car dans l'antiquité on avait fait déjà appel à elle pour expliquer ou discerner les aspects qui différencient certains Etats. On distingue deux sortes de comparaison : la comparaison simple et la comparaison par analogie.

Pour sa part, Etiemble affirme que «le comparatisme est aussi vieux que la civilisation écrite, ceux la faisaient du comparatisme sans le savoir, voilà plusieurs millénaires des dictionnaires plurilingues»³. Parallèle, mise en parallèles et comparaison aboutissent à la première littérature comparée, elle est illustrée par Villemain, à la Sorbonne en 1929 avec son tableau comparé où il évoque à plusieurs reprises le terme de « littérature comparée » :

«Il y traite de l'influence que l'Angleterre et la France ont exercé l'une sur l'autre et de l'influence française en Italie au XVII siècle [...] Villemain emploie dans la préface l'expression littérature comparée ; dans le cours lui-même professé en 1828, il disait qu'il voulait montrer par un tableau comparé ce que l'esprit français avait reçu des littératures étrangères, et ce qui leur rendit »¹

Jean-Jacques Ampère héritier du cosmopolitisme, dès 1826 voulut se consacrer à la littérature comparée de toutes les poésies, dans son cours inaugural du 12 mars 1830, si la littérature est une science déclarait-il, elle appartient à l'histoire et à la philosophie, il estime que l'histoire littéraire n'est jamais complète sans l'accomplissement des travaux comparatistes.

2.3. La littérature comparée comme science

En 1885, apparaissent deux thèses, celle de Louis Paul Betz Tein "*In FrankRech*" et celle de T. Joseph ; "*J.J. Rousseau et les origines du cosmopolitarisme littéraire* », ce dernier a bien mis en avant le travail comparatiste de Mme De Staël, marraine des études comparatistes, il présente la différence capitale entre la littérature de la France et celle de l'Allemagne. Cependant, dans la première étape de son développement scientifique, la littérature comparée a conquis le monde de l'Europe occidentale et centrale de même en Amérique, son succès ne se remarque pas seulement sur le plan populaire et culturel mais

¹ Daniel-Henri PAGEAUX. Littérature comparée et comparaison, 15/09/2005, le lien SFLGC (vox poética).

également sur le plan pédagogique dès 1966, elle devenait matière obligatoire à l'université et elle acquiert ainsi toute légitimité.

2.4. Les écoles de la littérature comparée

Il existe deux grandes écoles pour cette science, une française et l'autre américaine. La discipline est apparue en France dans l'école appelée *L'école française* qui a ses propres caractéristiques ; elle s'attache à l'histoire littéraire, à l'étude des influences et à la recherche du fait : «*L'école française a été farouchement attachée à l'histoire littéraire, à l'étude des influences du fait* »¹. L'école américaine se caractérise par l'ouverture sur l'autre et grâce à l'initiative de René Wellek et H. Remak, la littérature comparée élargit son champ d'étude car ses théoriciens proposent des théories qui réclament l'étude des théories entre la littérature et les autres domaines de la connaissance comme l'art, la philosophie, l'histoire ainsi que les sciences humaines.

2.5. Le but de la littérature comparée

Partant du constat "que c'est dans la différence que le sens émerge", l'approche comparée nous aide à mieux apprivoiser l'autre, et à comprendre les littératures étrangères. L'objectif d'une étude comparée peut être l'identification des similitudes et des différences, les raisons qui sont responsables de ces situations, elle essaye aussi de rapprocher les littératures et de trouver les liens possibles entre les différentes littératures, en faisant des comparaisons techniques ou bien thématiques. La littérature comparée dont Etiemble affirme qu'elle «*est un humanisme* »³ est celle là que nous allons appliquer à notre corpus.

Nous désirons travailler dans l'esprit des comparatistes modernes qui acceptent d'établir un parallèle entre des textes de différentes aires culturelles écrits dans une même langue. Les auteurs de l'ouvrage *Qu'est ce que la littérature comparée_?* sont très explicites. Cependant, notre étude se limitera à étudier la position des deux personnages dans deux sociétés mises en scène dans deux oeuvres romanesques à travers les thèmes choisis.

¹ Etiemble, comparaison n'est pas raison, la crise de la littérature comparée. P. 65

² Ibid, P. 88

³ Ibid., P.20

Chapitre II : Les thèmes personnels

Chapitre II : Les thèmes personnels

L'avènement des indépendances a engendré dans la littérature africaine, une nouvelle orientation qui se décline à travers le changement de thématique et aussi de structure formelle. En effet, déçus par le mirage des indépendances, les romanciers africains de la seconde génération centrent leur critique sur les régimes postcoloniaux. Ainsi, prolifèrent dans cette nouvelle littérature les thèmes du désenchantement, de la désillusion et du malaise .

Dans les écrivains de cette génération, il ne s'agit pas de dénoncer les abus du colonialisme, mais de dresser un violent réquisitoire des indépendances et de la façon dont elles sont gérées, par les nouveaux maîtres de l'Afrique qui ont pris le relais de l'ex colonisateur. De ce fait, ces auteurs se considèrent comme les porte-parole de leurs peuples opprimés et réduits au silence. Ainsi, leurs écrits se donnent à lire souvent comme autant de satires acerbes contre les nouveaux maîtres des lieux .

. Ces auteurs ont lutté activement contre le colonisateur pour arracher leur indépendance, mais hélas une fois que cette dernière est acquise, elle fut détournée au profit de quelques privilégiés seulement, puisque, partout en Afrique, dès les années soixante, on trouve des régimes dictatoriaux répressifs et même sanguinaires qui ont fleuri à l'ombre du pouvoir.

C'est alors pour dénoncer le détournement de l'histoire que ces romanciers mettent l'accent sur les thèmes de la misère, de la pauvreté, de la dictature et de l'oppression, des thèmes-fléaux qui ont fait de l'homme libre un être opprimé. Ils écrivent en fait dans l'espoir peut-être que leurs écrits vont changer le sens de l'Histoire, mais aussi tout simplement pour parler et dévoiler la condition humaine en Afrique. Ils rejoignent en ce sens l'idée d'Aimé Césaire écrivant dit : «*Ma bouche sera la bouche des malheureux qui ont point de bouche, ma voix la liberté de ceux qui s'affaissent au cahot du désespoir*»¹.

En bref, la production littéraire de cette génération postindépendance, a donné un nouvel essor à la littérature francophone à savoir maghrébine et négro-africaine. Elle affiche sa volonté de se situer dans une échelle universelle, au centre des préoccupations de la nouvelle société et du monde. La problématique de l'individu, longtemps écrasé sous

¹ Extrait du *Cahier du retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1946, p.27.

l'occupation coloniale, est désormais au cœur de la création romanesque, l'individu est omniprésent dans l'espace littéraire qui lui est entièrement consacré et qui lui accorde le droit à la parole pour dire son désespoir et l'inquiétude d'une nouvelle tragédie africaine. Les romans dans leur ensemble montrent l'impuissance des indépendances à imaginer un habitat digne de l'Homme. Ils portent un doigt accusateur sur le pouvoir en place qui a su comment dévier les indépendances pour ses propres intérêts au dépend de ceux du peuple. Les romans que nous avons choisis comme corpus nous donnent une explication majeure de ce que l'Algérie et la Côte d'Ivoire ont hérité des indépendances.

1. La condition humaine dans le corpus

1.1. Les soleils des Indépendances

C'est un roman qui nous renvoie à l'Afrique postcoloniale, celle des déconvenues et des indépendances confisquées. En effet, l'idée d'une vie meilleure, d'une société libre et disposée à s'engager dans la voie du développement n'a été en fin de compte qu'un mirage. La décolonisation n'a engendré que peine, tristesse et pauvreté. Loin d'avoir amélioré le sort de la population, elle a accru au contraire le nombre de malheureux et des insatisfaits.

L'auteur nous donne une vision pathétique de «la condition humaine» à l'image du personnage principal Fama, authentique prince Malinké du Horoudougou, qui n'a pas été épargné par le vent des indépendances malgré son statut. Celui qui est habitué à vivre dans l'opulence avait troqué la dignité contre les plumes du vautour. Lorsque les indépendances tombèrent sur l'Afrique, il a attendu la récompense parce qu'il a lutté contre la colonisation française, d'ailleurs c'était plus par opportunisme que par conviction. Hélas les indépendances lui ont transmis qu'indigence et malheur. Il a dû se contenter «*de la carte nationale d'identité et de celle du parti unique*» et d'un poste de directeur d'une coopérative. Les temps nouveaux l'ont désorienté, anéanti ; pour lui, cette situation constitue un drame au triple plan personnel, familial et national.

Parti vivre en ville avec sa femme Salimata loin du pays de ses aïeux, en quête d'une vie meilleure, il se retrouve en train de courir d'obsèques en baptême pour gagner sa pitance. Ainsi, il est condamné à vivre de la générosité de sa femme, bien que cette dernière soit incapable de lui donner un enfant car son drame à elle est celui de sa stérilité. En dépit des pratiques de rituel, sacrifices, et sorcellerie dont elle accompagne les étreintes conjugales

rien n'est fait, «elle avait le destin de mourir stérile». Elle est condamnée à demeurer une femme au ventre toujours plat et, partant, à être l'objet du mépris des uns et des autres. Cette malédiction semblait inscrite et prévisible depuis le jour de son excision et son viol par le féticheur Tiacoura. De plus, sa bienveillance d'épouse insatisfaite a fait d'elle une proie facile pour les mendiants qui la dévalisent et la violentent.

C'est alors que survient la mort du cousin Lancina, qui place Fama en possession de patriarce de la tribu des Doumbouya destituée depuis la colonisation et sous les indépendances. Le temps est venu pour lui de prendre son destin en main, et celui de tout son peuple. Il retourne à Togobala, son village natal pour reconquérir le trône du Horodougou à l'aide du féticheur Balla et le griot et aussi pour assister aux funérailles de son cousin. Nous comprenons alors que cette déchéance deviendra une obsession pour lui afin de reconquérir le pouvoir qu'on lui a volé. Mais ce retour est bouleversant, le royaume de son enfance n'est plus que l'ombre de sa gloire, ruiné qu'il est par le parti unique et les indépendances.

Le héros décide, toutefois, de rester au village pour y vivre en compagnie de sa seconde épouse Mariama, héritage de Lancina. Il rentre à la capitale pour informer Salimata. Une fois arrivé, il est arrêté pour une raison absurde : il n'a pas révélé son rêve. Puis, il est accusé d'un complot visant à assassiner le président et de renverser le régime. Il fut condamné à vingt ans de prison. Libéré sous le signe de la réconciliation nationale après une torture physique et morale, Fama rejette la compensation monétaire qui est remise à tous les prisonniers car c'est un homme digne. C'est auprès des siens qu'il veut mourir, c'est en tentant de brandir les frontières qui séparent son village de la cote des ébènes qu'il rendra l'âme, celle de toute une dynastie.

1.2. Le fleuve détourné

C'est l'histoire d'un combattant de la guerre de libération nationale, après des années de combat, revient dans son village natal pour reprendre le cours de sa vie. Blessé lors d'un bombardement de l'aviation française dans un camp du FLN, là où il travaille comme cordonnier, il perd la mémoire. De ce fait, il est recueilli dans un hôpital d'un pays voisin là où il vivra dans le calme et la tranquillité, en travaillant comme jardinier, il est aimé de tout le monde.

Après avoir retrouvé sa mémoire, il demeure ,néanmoins ,toujours un homme sans nom, sans identité, alors il quitte cet hôpital pour rentrer au pays. Après une longue nuit, il arrive à son douar, mais on lui interdit l'entrée comme à tous les étrangers. Le rescapé ne comprend rien de tout ce qui se passe au pays, le fleuve de son village est détourné, la misère est plus grande que celle qu'il a laissée au départ, la guerre a laissé ses traces, des traces de ravage, beaucoup sont morts et certains sont plongés dans la folie pour trouver refuge du désastre qui règne au pays.

Le revenant dérange. Considéré comme mort en martyr lors de la guerre de libération, son nom figure sur le monument des martyrs du village. De là, il demeure inconnu aux yeux des siens, traité d'étranger, et rejeté de partout, il se confronte à une administration incompétente et négligente. Il constate aussi que sa femme et son fils ont disparu, et découvre peu à peu, que personne ne lui souhaite la bienvenue, ni de le revoir vivant.

Alors que l'Algérie est en plein changement, le rescapé surgit d'un grand néant, qui représente aux yeux du peuple algérien un passé archaïque, que tout le monde veut oublier. L'homme sans nom s'aperçoit qu'il n'a plus sa place dans son pays et que sa présence devient gênante.

Cet homme considéré, mort en martyr, son seul désir est : retrouver sa femme et son enfant. Il va se lancer dans une quête pour retrouver sa liberté, son identité. Son errance s'ouvre sur un monde inconnu, il découvre des terres et des campagnes désertes. Sur son chemin, il croise des êtres complètement désespérés, qui vivent dans l'oubli et le chagrin. Il découvre des marchés sans vivres, un peuple sans liberté, des villes enfermées. Il constate aussi que le trafic et le marché noir ravage le pays, la corruption règne sous le régime socialiste. Là où les hommes du pouvoir continuent sans cesse à accroître leur fortune et que le peuple reste marginalisé sur tous les plans.

A la fin de son long voyage, il rencontre sa femme et son fils, une femme qui n'a pas voulu venir témoigner en sa faveur pour retrouver son identité, car elle ne veut pas perdre sa pension de veuve de martyr. Cette femme qui a rejeté la protection parentale, quitte le douar pour aller vivre en ville afin d'échapper à la misère, ici elle a rompu avec la vie traditionnelle en ôtant son Haïk, pour se laisser aller dans le monde de la jupe, et vivre avec les notables du régime. Son fils fait partie de ces milliers d'enfants algériens, laissés comme des orphelins, sans avenir et sans affection, ce fils retrouvé lui aussi se désintéresse de son géniteur, il lui reproche ainsi qu'aux autres de son rang d'être les

échecs de l'Indépendance. Pour venger son honneur, il commet un crime contre les hommes qui entretiennent des relations avec sa femme, ce qui le conduit dans un camp de prisonniers où il fera la rencontre des gens qui ont tous une histoire particulière.

2. L'identité dans notre corpus

2.1. L'identité dévalorisée dans *les Soleils des Indépendances*

La question de l'identité dans *Les Soleils des Indépendances* se manifeste à travers un univers traditionnel malinké riche en couleur car Kourouma : « crée non pas dans un cadre qui s'appellerait « culture malinké » mais crée en communiant avec la culture malinké »¹. Ainsi pour dire son peuple, l'auteur a compris la nécessité de ne pas trop s'écarter de la tradition. En effet, son roman est une peinture de la vie traditionnelle des malinkés : rituels, sacrifices, griots, féticheurs...etc. Cependant, l'identité individuelle du personnage principal dans ce roman est dévalorisée.

Le nom de « Fama » en malinké signifie non seulement roi, chef, prince, dirigeant, mais aussi celui qui porte un « sabre », confirmant par là le caractère guerrier de la personne. Le nom de famille Doumbouya rappelle la grande dynastie princière de l'empire du Mali à laquelle il appartient. Il est authentique et issu de parents jugés eux mêmes en tant que tels mais avec la colonisation et les indépendances, Fama est déchu de son trône, déchiré entre ce qu'il était et ce qu'il aurait dû être, il se retrouve « dépourvu » de tout ce qui aurait fait de lui un homme honorable dans sa société : « *Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya , père Doumbouya , mère Doumbouya , dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem Panthère était un «vautour ». Un prince Dombouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! Les soleils des Indépendances !* » (p.11).

Ce passage montre sa disgrâce sous l'ère des indépendances sous laquelle il connaît un changement radical de situation : lui qui descendait de la lignée des princes des Doumbouya et qui a pour « totem la panthère » est réduit à faire « bande avec les hyènes ». L'indépendance a provoqué des bouleversements profonds sur le statut de Fama et métamorphosé son être. Pour illustrer cette conversion, l'auteur a brouillé les catégories

¹M .A .M Ngal., *L'artiste africain : tradition ,critique et liberté créatrice* in Colloque de Yaoundé, le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation, 16-20 Avril 1973,Paris, Présence Africaine, 1977,p.61 .

séparant les hommes des animaux. Cependant, cette mutation est clarifiée par le recours à un bestiaire : la panthère, le vautour et l'hyène.

Dans une comparaison toute homérique, Fama est d'abord comparé à une panthère qui symbolise le totem de sa dynastie des Doumbouya, marqueur identitaire fort associé à la force et à la sagesse de cette dernière. La panthère est aussi un prédateur, consommateur de chair fraîche qui tue sa proie avant de l'achever. Ces caractéristiques renvoient au statut de prince puissant qui est humilié sous la colonisation et les indépendances comme l'illustre ce passage : « *Lui Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Eduqué à préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard...* » (p. 12). Cette humiliation est à l'origine du refus de Fama de tout l'ordre établi par le colonisateur ou bien celui des Indépendances, il va s'employer à venger ces années d'humiliation, en partant en quête de ce pouvoir qui lui permettrait de réhabiliter son honneur et sa place au sein de la société.

Ensuite, Fama est comparé à un vautour, rapace charognard qui repère un cadavre à l'odeur ; Fama renifle aussi l'odeur de la mort en allant d'obsèques en obsèques, en errant de quartier en quartier dans l'espoir de trouver sa pitance. Il a ainsi perdu toute dignité humaine en étant réduit à un charognard qui lutte pour la survie : « *Des descendants de grands chefs (toujours Fama) avaient troqué la dignité contre les plumes du vautour et cherchaient le fumet d'un évènement : naissance, mariage, décès ...* »¹.

Fama est encore comparé à une bande d'hyènes qui chassent en groupe et qui se nourrissent des restes « *totem panthère faisait bande avec les hyènes* »². En effet, Fama comme tous les Malinké ruinés par les Indépendances travaillent dans les obsèques. Ces derniers sont méprisés par la société parce qu'aux yeux de celle-ci, ils sont des opportunistes qui se nourrissent des malheurs des autres : « *de véritable professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malinkés, et très méchamment, les « vautours » ou « bande d'hyènes »* ».³

¹ *Ibid.*, p.18

² *Ibid.*, p.11

³ *Ibid.*, p. 11

Symboliquement cela signifie que Fama a perdu tout prestige au sein de sa communauté. Cette notion de conversion d'un état humain à celui d'animal est liée à l'idée de déchéance, de dévalorisation, d'avilissement graduel de l'identité du personnage principal. Par ailleurs, Fama est un personnage honni et rejeté par la société de la capitale décrite dans le roman : « *L'ombre du décédé allait transmettre aux mânes que sous les soleils des Indépendances les Malinké honnissaient et même giflaient leur prince.* » (p. 27) . Il est abhorré parce qu'il n'honore pas son rang comme le veut la coutume. Pauvre et stérile, il ne peut prolonger la descendance de la dynastie des Dombouya et devient ainsi sujet de moquerie dans les assemblées : « *-le prince du horodougou, le dernier légitime Doumbouya, s'ajouta à nous ...quelque peu tard./ Yeux et sourire narquois se levèrent.*»(p .13).

Le rejet de la société à son égard se manifeste à travers la colère et l'injonction de l'assemblée qui veut le réduire au silence : « *-Assois tes fesses et ferme ta bouche ! Nos oreilles sont fatiguées d'entendre tes paroles !* » (p. 15.) Humilié, Fama décide de quitter la cérémonie : « *Diminué par la honte et le déshonneur, comment pouvait-il rester ? D'ailleurs c'était sans regret ; la cérémonie avait dégénéré en jeu de cynocéphales.(...°). Il se précipita par une sortie.* » (p.18) . Il aussi humilié par le douanier qui renie son identité de prince des Doumbouya : « *-Je m'en f... des Doumbouya ou des Konaté, répondit le fils de sauvage de douanier ;*» (p.101). Il ne reste à Fama qu'à injurier les « fils d'esclaves » qui honnissent le prince en implorant les mânes des ancêtres : « *Mânes des aïeux ! Mânes de Moriba, fondateur de la dynastie !il était temps, vraiment temps de s'apitoyer sur le sort du dernier et légitime Doumbouya.* »(p.17)

On peut conclure que la société postindépendance n'admet pas l'image d'un prince « déchu », alors que même déchu, il continue à brandir fièrement son titre de prince et à croire à la sacralité des ancêtres et à la légitimité de sa noblesse qu'il clame inlassablement. Cependant, à Bindia, Fama fait escale avec sa femme dans le village natal de cette dernière, il constate avec joie que ce village lui offre une nuit africaine digne de son statut : « *Fama fut salué par tout Bindia en honoré, révééré comme un président à vie de la République, du parti unique et du gouvernement pour tout dire, il fut salué en Malinké mari de Salimata dont la ville natale était Bindia.* »(p. 95).

Cette reconnaissance de son statut de prince et les honneurs qui l'accompagnent se poursuivent à Togobala, village natal de Fama où il est bien accueilli par l'assemblée du

village car il est le dernier espoir pour sauver ce royaume. « nombreuses désagréables surprises »(p.83) l'y accueillent. Ce n'est plus le village de son enfance, ce village sombre dans la désolation, la sécheresse et la pauvreté qui rongent le royaume de Togobala sous les Indépendances comme une : « *batardise ! Vraiment les soleils des Indépendances sont impropres aux grandes choses ; ils n'ont pas seulement dévirilisé mais aussi démystifié L'Afrique.* »(pp. 143-144) Cela constitue un obstacle pour la reconquête du trône et ce n'est plus un honneur pour Fama d'être le chef d'une tribu d'affamés. Face à cet échec, il décide de retourner en ville :

« La vérité Fama ne la savait pas. Il lui incombait de diriger la tribu des Doumbouya. Etre le chef de la tribu, avant la conquête des Toubabs, quel grand honneur, quelle grand puissance cela représentait ! Toutes les mamans Doumbouya versaient des libations, tuaient des sacrifices pour que de leur giron descendit l'enfant qui serait le chef de la dynastie. Dans ce monde renversé, cet honneur sans moyen, serpent sans tête, revenait à Fama. La puissance d'un chef de tribu d'affamés n'est autre chose que la famine et une gourde de soucis. Fama, tu devrais te préparer à refuser, à leur répondre non. » (p.89)

De retour en ville, il est accusé par les autorités d'un complot contre le président. Il subit encore une énième humiliation, en effet, son identité de prince est encore une fois bafouée. Indigné, il ne trouve d'autre issue à sa situation d'humilié que la mort, mais il veut périr sur la terre de ses ancêtres. Pour Fama, l'espace de la ville est un lieu de bâtardise, il qualifie la nouvelle société : « d'enfants des indépendances bâtards », de « bâtard de badauds ». En les nommant ainsi, il tente d'affirmer sa légitimité et son identité.

Dans son analyse du thème de la bâtardise, Harris Memel Foté note que : « Dans les soleils des Indépendances, la notion présente un contenu global, à la fois cosmologique et anthropologique. Elle désigne en effet trois choses : la corruption dans la nature, l'altération dans la culture, le désordre dans la société, bref, la perte de l'identité du monde »¹. En effet, on remarque qu'il y a une détérioration de l'identité de Fama, qui, tout au long de son périple, se heurte à de multiples obstacles qui l'empêchent de reconquérir son statut et sa dignité. Le dernier obstacle auquel il est confronté est celui des frontières, parce qu'il a oublié sa carte d'identité, le douanier ne laisse pas passer : « Fama étranger ne pouvait pas traverser sans carte d'identité » (p.100). Mais sa

¹ Memmel-fote 1977 PAGE 54 ; CORRIGEZ !

détermination de mourir digne est grande, il brave les autorités et franchit toutes les frontières interdites d'accès pour mourir des suites de l'attaque d'un caïman sacré. De cette manière, l'auteur affirme que l'identité est indispensable à l'individu car c'est ce qui constitue sa condition d'humain et qu'elle n'a pas de frontière.

Cependant, Fama n'a pas eu droit à la cérémonie de funérailles, contrairement à plusieurs personnages du roman, tels Koné Ibrahima, Lacina et Balla, qui tiennent un rôle secondaire dans le roman. Fama, pourtant personnage principal, prince à l'aura sacrée, dernier descendant des Doumbouya, a été privé de ce rituel sacré.

Ce dépérissement des valeurs culturelles est illustré par un nombre important de passages, c'est une volonté de l'auteur d'affirmer que c'est un fait qui touche toute l'anatomie traditionnelle malinkée. Le griot dans la société Malinké est un personnage incontournable qui joue le rôle de modérateur, d'animateur culturel et d'instructeur des pratiques sociales, il veille à l'harmonie de celles-ci, c'est un gardien de la mémoire. Cependant dans le roman, il a perdu toutes ces caractéristiques qui le définissent et qui font de lui un noble proverbial ; en effet il est le premier à décliner l'identité de Fama c'est pour cela qu'il est traité par ce dernier de : « *Bâtard de griot ! Plus de vrai griot ; les réels les vrais sont morts avec les grands maîtres de guerre d'avant la conquête des toubabs. Fama devait prouver sur place qu'il existait encore des hommes qui ne tolèrent pas la bâtardise* » (p.20)

Ce passage annonce la rupture avec le passé idéalisé. De plus le héros se rend compte que ces derniers ne sont au final qu'une menterie : « *il s'apercevait maintenant des mensonges de tous les marabouts, de tous les sorciers* » (p17). Ensuite, les funérailles, espace de recueillement est redevenu un lieu d'affrontements, c'est l'affranchissement d'un ordre celui du respect pour les âmes des morts, alors que les malinkés sont très respectueux de celle-ci car elle se réincarne dans celle des vivants, ce qui confirme la dégradation des mœurs dans cette société postindépendance. Cette déchéance culturelle est justifiée par l'influence de l'environnement sociétal sur les personnages qui évoluent dans un univers misérable, dans l'oppression et la discrimination du parti unique, univers influencé par un héritage colonial qui a provoqué l'aliénation des personnages et leur renoncement à une partie de leur identité.

En somme, l'auteur décrit un espace socioculturel en dépravation. Il témoigne de la destruction à laquelle la colonisation et l'indépendance ont soumis l'identité africaine.

Cette identité est incarnée par le personnage de Fama, authentique prince du Horodougou, méprisé, honni par la société et bafoué par les autorités. Sa quête du trône est un échec suite à une situation socio-économique qui ne lui a permis pas de reprendre le pouvoir. Fama est confronté à une société qui ne le reconnaît pas. Pour s'affranchir de cette situation de rejet, il met fin à ses jours.

2.2. La perte identitaire dans *Le Fleuve détourné*

Dans *Le fleuve détourné*, la recherche identitaire est le thème central du roman. Le héros de ce roman ne possède pas d'identité, ce que l'on sait sur lui c'est qu' : « *il est né dans un petit douar au pied des monts Boujellel ... et que sa famille est issue d'une puissante tribu* » p. (13) c'est un ancien combattant qui revient au pays après une longue absence. Il part à la recherche de son nom, de ses origines, par une errance plurielle, qui va le mener d'un espace village authentique vers un espace/ville étranger.

D'après Laurence Kouchi –Piveaux : « *la quête de l'identité commence avec celle du nom* »¹ le narrateur sans nom vit dans l'anonymat, c'est un être sans identité sociale ni romanesque car le nom du personnage est le premier indice qui permet d'identifier le personnage dans le roman. Le psychologue Alex Mucchielli souligne l'importance du sentiment identitaire individuel², il mentionne plusieurs sentiments qui contribuent à la formation identitaire mais nous limitons aux sentiments d'appartenance, d'autonomie de confiance, de valeur, et d'existence car, ses sentiments sont importants à notre étude. Et il y a crise identitaire, de plus il affirme que : « *Tous les problèmes et crise de l'identité sont dus à une quelconque frustration ou atteinte à une ou plusieurs de ces sentiments* »³

En effet le protagoniste narrateur subit une crise identitaire. Il y a eu atteinte à son sentiment d'appartenance et de valeur. Dans le roman, c'est un personnage anonyme. Suite à un bombardement dans un camp du FLN pendant la guerre de libération, il a perdu sa mémoire. Les seules informations que ce personnage narrateur nous donne sur ses origines c'est qu'il habite au pied d'un douar et qu'il est issu d'une puissante tribu. Seul rescapé de ces bombardements, il était dans un état comateux, mais il a repris

¹ Kochi-Pireaux, L ; *Etude sur Tahar Ben Jelloun dans La mort sacrée* , Paris, Ellipses, 2000, p.46 .

²² Mucchielli, A, *L'identité*, Paris, PUF, «que- sais-je », 1986 , p. 167.

³ Op .cit ,p68 .

connaissance : « *Quand je revins à moi je me rendis compte que je me trouvais à moitié enseveli sous un tas de terre...* »(p .27).

Cela confirme qu'il est toujours en vie. Mais après une longue marche sans manger ni boire, dans le froid et l'obscurité de la forêt, la blessure s'est remise à saigner, il a subi une autre perte de connaissance : « *je m'écroulai au bord d'un petit ruisseau. Je dus rester longtemps ainsi, étendu sans connaissance...* » (p. 28). Retrouvé, il a été évacué vers un hôpital d'un pays voisin. Il se retrouve dans une situation angoissante, car il est devenu amnésique, il ne savait même pas son nom :

« -Votre nom ? répéta l'homme d'un ton plus abrupt.

Je fus pris de panique, car je ne m'en souvenais plusJe sentais le ridicule de ma situation, mais je n'avais rien à ajouter. » (p. 32)

Cette situation le place à la frontière de l'oubli, être placé ainsi c'est se situer à la limite de la mort. La menace de l'oubli nécessite alors pour le narrateur anonyme de convoquer la mémoire, seule condition de son retour et de son salut. C'est ainsi qu'un jour où les oiseaux se mettent à picoter les fleurs du jardin, il recouvre la mémoire qui symbolise sa renaissance : «*En un instant le jardin fut ravagé, puis les oiseaux s'envolèrent et disparurent. L'hôpital tomba dans un silence sépulcral .Ce fut ce jour que je recouvrais la mémoire.* » (p. 35.)

En effet, le monde du narrateur sans nom, avant qu'il ne recouvre sa mémoire, est un monde à la limite de l'humanité, car le basculement dans l'oubli est un risque pour lui de perdre son humanité et donc son identité de n'être qu'un mort vivant. Il affirme que :«*La mémoire nous restitue dans notre condition humaine et, avec nos racines, nous retrouvons le goût des ambitions* » (p. 35).

Cette difficulté de la reprise de soi pour ce personnage a été une conséquence directe de la guerre car c'est une victime de la colonisation et de ses conséquences dévastatrices. C'est pour cela qu'il n'arrive pas à s'accorder avec lui-même. Il va entamer un long voyage au pays natal sur les traces de ses ancêtres pour restituer son identité afin d'être en adéquation avec lui-même et avec la société. Sans cette démarche, il ne peut pas se libérer de cet état de négation car la reconquête de soi va lui permettre de retrouver sa dignité et sa place dans la société. Ce retour aux sources sera un mécanisme de construction de son moi.

Cependant, dès son arrivée au village, il mentionne son problème identitaire, mais il se heurte à l'hostilité de toute une société qui le rejette et qui entrave sa reconquête de soi. D'abord, le rejet commence par le gardien du village qui le considère comme un étranger : « *Aucun étranger ne doit pénétrer dans le douar.* ». Puis, par son père qui manifeste un sentiment de mécontentement à son égard et qui le considère comme mort : « *Je fis un pas pour l'embrasser, mais il ne bougea pas je n'osai pas achever mon geste.* » (p.45)

Le revenant s'adresse à son cousin, le maire de village, mais ce dernier aussi le considère comme mort au champ de bataille pendant la guerre de libération nationale. Il lui apprend qu'il ne figure plus sur les registres de la mairie. Le cousin veut dérouter ce revenant qui représente un danger car il craint de ne pouvoir rester maire du village. La légitimité de la demande du personnage narrateur est dangereuse pour le maire qui doit lui barrer la voie de la quête de son identité :

« -Ecoute, reprit-il en baissant la voix. A l'indépendance, plusieurs témoins dignes de foi sont venus nous affirmer t'avoir vu expirer devant eux. Nous avons attendu, mais comme tu ne revenais pas et qu'il fallait prendre une décision, nous avons dû nous résoudre à te rayer des registres.

- Pour le moment, répondit-il, il est indispensable de continuer à te considérer comme décédé. Et comme tel, comporter comme tel, de te montrer très discret. » (pp .64 -65)

Pour régulariser sa situation, le commissaire impose au revenant une condition impossible à réaliser puisqu'il était le seul survivant du camp :

« -Il te faut –trois témoins, qui t'auront connu au maquis, et qui puissent attester de ton identité. - Tous mes compagnons sont morts lors du bombardement du camp. » (p.79)

De ce fait, le commissaire le rejette à son tour et lui demande de sortir du village car il ne veut pas avoir sur les bras une telle affaire car le narrateur sans nom se trouve dans une situation irrégulière et délicate : « *Alors, je vais te laisser partir. Mais tu dois rapidement disparaître à tout jamais de la région. Si un de mes policiers te retrouve trainer dans les rues, ton compte est bon. Compris ?* » (p. 81) Face à cet échec, le narrateur sans nom décide d'écrire une lettre à l'administrateur pour lui demander de le sortir de cette impasse. Mais sa lettre reste sans suite et le narrateur sans nom est bien conscient de l'insouciance de ces dirigeants en qui il n'a plus confiance :

«Je n'attends plus la réponse de l'administrateur .Je sais désormais qu'elle ne viendra jamais .Qu'il se soucie de mon cas comme maintenant de son ancienne villa aux murs lézardés que mes lettres n'ont jamais été transmises à l'administrateur... » (p.216). Cela exprime la distraction des pouvoirs en place des préoccupations du peuple signe que la fracture est profonde entre les deux. Car les temps ont changé : «désormais « (...) Beaucoup de choses ont changé au pays. Nous sommes un état souverain maintenant» (p.61), affirme l'administrateur, c'est une nouvelle époque celles des indépendances.

Le revenant qui surgit des ténèbres d'un passé que tout le monde voulait oublier ne retrouve plus ses repères : « *je ne comprends pas ce qui m'arrive allais-je de nouveaux perdre la mémoire ?* » (p.81).Désespéré par cette situation de non-sens il se dirige vers la tombe de Si Cherif pour lui demander conseil mais ce dernier ne peut rien lui dire :« *Les vivants doivent perdre cette manie de nous faire dépositaire du secret de la condition humaine, je regrette je ne peux rien te dire.* »(p. 83)« *-J'ai l'impression, mon fils, que tu aurais dû mourir aussi.* »(p.83)

De ce fait, face à cet état de négation, il ne lui reste qu'un seul espoir, celui de retrouver sa femme pour que cette dernière atteste de son identité. Car il ne peut continuer à vivre ainsi comme il l'affirme : « *Mais je ne peux pas rester ainsi sans identité* » (p85) .En effet, la reconnaissance de soi est un besoin vital pour l'être humain car : « *chaque individu cherche à se faire valoir aux yeux des autres* » et la non reconnaissance est un obstacle en terme de réalisation de soi et pour mener une vie digne. Toutefois, quand il retrouve sa femme Houria à qui il explique, celle-ci refuse de l'aider en justifiant sa situation : « *Je regrette, je ne peux pas venir ...- sinon , je perdrais ma pension.*»(p.169.) Puis elle lui avoue qu'elle s'est faite violer. Il apprendra aussi que son fils l'a renié : « *Qui te dis que je suis ton fils.* » (p .210)

Déshonoré, humilié, il met fin à sa quête d'identité, car il porte la vérité en lui-même. Il recourt à la violence en tuant ceux qui ont violé sa femme et avec elle son honneur et sa liberté (Houria signifie en arabe liberté). Il finit ses jours en prison. C'est une manière pour lui de transcender sa condition humiliante. A travers ce personnage et sa quête désespérée, l'auteur révèle que si l'identité est fondée sur la négativité, elle est meurtrière car elle constitue une composante essentielle pour l'individu, c'est l'une des conditions nécessaires pour que ce dernier puisse fonder sa dignité humaine. Cependant, cette perte du moi est aussi visible dans le groupe à l'image de Houria qui transgresse les traditions

en portant des habits modernes, l'auteur nous fait comprendre que les coutumes et le mode de vie traditionnel est délaissé :

«Elle portait les cheveux coupés, et avait abandonné l'habit traditionnel au profit d'une jupe et d'un chemisier. Ses lèvres étaient enduites de rouge. Ainsi devenue, la rencontrant dans la rue, je ne l'aurais pas reconnue.»
(P.167)

Cette assimilation du colonisé au modèle du colonisateur est une manière de modifier son statut pour changer de condition. Houria est une veuve « sujet subalterne », elle veut se libérer de cette condition mais au dépend de son identité car en s'assimilant à l'autre, elle est condamnée à l'aliénation. A travers ce personnage féminin, l'auteur nous donne l'ampleur et la profondeur de cette crise identitaire car la femme est la gardienne de la tradition, celle qui tisse le passé avec le présent et si elle ne joue plus son rôle, c'est toute la société qui s'effondre.

En somme, la quête identitaire de ce personnage narrateur s'est avéré un échec. Car durant son itinéraire pour reconstituer les bribes de son identité, il été confronté a de multiples obstacles qui l'ont empêché de retrouver une identité, un statut, une place dans la société. C'est un individu désillusionné par le bouleversement de la société sous la nouvelle ère, c'est un personnage emblématique de l'histoire algérienne, car il représente la mémoire de l'Algérie en tant qu'ancien combattant de la guerre de libération, mais après l'indépendances son statut n'est pas honoré, il est renié et rejeté par les siens et par les autorités. La seule identité qui lui soit reconnue est celle d'un mort dont le nom est inscrit sur le monument aux morts, ce qui fait de lui un mort vivant au point qu'il doute même de son existence : « *je ne sais pas si je suis mort ou vivants* » (p.70). C'est un personnage qui symbolise la situation dans laquelle se trouvent tous les Algériens des années 70 qui vivent une crise identitaire.

2.3. Synthèse

Après une étude séparée des deux œuvres sur la thématique de l'identité, on remarque d'emblée des divergences d'ordre socioculturel, car il s'agit de deux cultures différentes ; algérienne et ivoirienne. Néanmoins, il y a convergences sur beaucoup de points car les deux sociétés ont été affectées par le même colonisateur qui a anéanti la composante culturelle traditionnelle et avec elle l'identité individuelle et collective. De même, après les indépendances, ces deux peuples n'ont pas retrouvée leur liberté. De là on peut

dégager les points de convergence et de divergence entre les deux cultures à travers la position des deux protagonistes.

Le personnage principal dans *Les Soleils des Indépendances* possède une identité romanesque et sociale, il a un nom et une carte d'identité. Dans la société, Fama est un prince déchu. A l'inverse le protagoniste dans le *F. Détourné* est un anonyme qui ne possède pas d'identité ce qui ne permet pas son identification. Cependant, Fama subit une perte graduelle de son identité, il est déchu par le colonisateur, humilié et renié par la société de la capitale et les autorités sous les indépendances. Il est réduit à un animal sans son statut de prince et dévalorisé, il a perdu tout l'estime de la société. Sa quête pour reconquérir le trône est un échec, car il est confronté à des obstacles d'ordre économique et politique. Le protagoniste narrateur dans *Le Fleuve détourné* a perdu la mémoire et avec elle son identité à cause du colonisateur. Il est rejeté par les siens, considéré comme mort par les autorités. Sa quête des origines est un échec durant son périple pour reconstituer les bribes de son identité perdue. A la mairie, il est confronté à de nombreux obstacles qui entravent son objectif. Toutefois, cette recherche s'effectue dans des espaces géographiques similaires car les deux personnages reviennent au pays natal (village) espace d'enracinement et de tradition là où la modernité n'a pas encore pénétré.

Ces deux personnages vont vivre un malaise identitaire, ils sont déchirés entre le passé qui représente la colonisation et le présent qui renvoie à la période des indépendances. Fama dans son passé avait du prestige et de l'honneur mais dans le présent c'est un prince déchu qui sombre dans le désarroi et l'isolement. Pour le protagoniste narrateur il est en perpétuel va et vient entre son passé d'homme honorable avec une famille et celui d'un présent déshonoré et sans identité. De là nous constatons que sous les indépendances, le statut social de ces deux personnages est désavantagé, ils vivent sous l'anonymat et l'humiliation. Ils n'ont pas réussi à rétablir leur « moi », il y a une abdication de la part de leur société mais aussi à cause des pouvoirs en place. Ainsi la négation de leur identité s'est avérée une négation de leur existence humaine, car sans elle, les horizons sont bouchés. Désorientés, les deux personnages vivent dans l'absurde, ils tournent en rond.

Leur destin est dramatique. La mort pour Fama est la négation totale de son existence, tandis que la prison pour le narrateur anonyme, est la condamnation suprême de sa liberté. Ces deux personnages n'ont certes pas reconquis leur identité mais ils ont récupéré leur dignité car ils ont accepté la mort ou bien la prison pour refonder leur dignité humaine. En

outre, l'identité collective elle aussi a été affectée dans les deux sociétés. Chez Kourouma, les valeurs malinkés d'autrefois sont en perdition alors que Mimouni nous donne à lire une société qui n'arrive pas à s'approprier ce double héritage traditionnel et colonial.

En somme, on remarque que la condition de ces deux personnages sur le plan culturel est similaire car l'individu dans la société postindépendance en Côte d'Ivoire ou bien en Algérie n'a pas rimé avec la dignité humaine, au contraire tout est fait pour dévaloriser l'individu et nier ses origines.

Chapitre III : Thèmes d'époque

Chapitre III : Thèmes d'époque

Les peuples algérien et ivoirien ont combattu le colonialisme qui a tenté de se justifier par la prétendue mission civilisatrice du «sauvage» africain. Ils ont compris que la réalité est toute autre, elle est faite de racisme, de violence, d'expédition barbare et d'asservissement du peuple colonisé. En fait, le colonialisme, qu'il soit en Algérie ou en Côte d'Ivoire, est coupable d'exactions, de génocides, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité.

A la fin de ces injustices, les deux peuples ont accueilli avec enthousiasme la souveraineté recouvrée, en souhaitant que l'indépendance soit synonyme de l'amélioration de leur condition de vie. Mais hélas ! les indépendances vont laisser place au désordre et à la fracture sociale, à la misère, à la dictature et au sous-développement. Aujourd'hui encore l'Afrique est malheureusement l'exemple de l'espoir trahi puisque un grand nombre de pays ont connu le malheur et l'échec une fois l'indépendance acquise. Guerre, sécheresse, pauvreté, le continent tout entier semble ne susciter qu'une pitié mêlée de répulsion. De ce fait, il est l'espace où la condition humaine rime avec précarité, souffrance et injustice sociale. C'est l'idée qui se dégage en substance de la lecture croisée de nos deux romans dans cette perspective.

1. La stratification sociale dans *Les soleils des Indépendances*

L'espace chez Kourouma est organisé selon un dualisme exacerbé entre ville/village. Ainsi, au delà de l'opposition entre modernité et tradition que ce dualisme suppose, il y a aussi dans ce roman une opposition spatiale et hiérarchique entre Blancs et Noirs. La ville y est divisée entre quartiers «blancs» et quartiers «noirs». Par cette «géographie», l'auteur nous donne à lire une stratification «socio-raciale» singulière, héritée de l'idéologie raciste coloniale et exacerbée par les inégalités sociales. Il y a ainsi une grande séparation géographique entre les deux zones habitées par deux couches sociales différentes : d'un côté, il y a les riches Blancs et de l'autre côté, les pauvres Noirs.

Dans ce roman, Fama, le personnage principal, est déclassé de son rang de prince, il a perdu tous les privilèges et les pouvoirs que confère la position de roi. Alors qu'il fut une époque où il était riche et puissant, maintenant ce personnage est spolié d'abord par les Français avant d'être ruiné par les indépendances. Ainsi, c'est un Fama abusé et désabusé que nous retrouvons dès l'incipit du roman : « *un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah les soleils des Indépendances !* » (p.11). Il se retrouve

désormais au bas de l'échelle sociale. Il fait partie maintenant des plus lésées, des plus défavorisés. Cette relégation sociale est lisible à travers sa posture de mendiant et sa résidence dans un quartier nègre, séparé de celui des Blancs par un pont : «*Fama allait en retard. Il se dépêchait encore, marchait au pas redoublé d'un diarrhémique. Il était à l'autre bout du pont reliant la ville blanche au quartier nègre*» (p.11). Fama évolue donc dans une société stratifiée, il appartient à la classe des Nègres qui est socialement désavantagée par rapport à celles des Blancs (les Européens) qui se trouve bien privilégiée comme le laisse entendre le narrateur :

«des gratte-ciel du quartier des Blancs provoquaient d'autre nuage qui s'assemblaient et gonflait une partie du ciel. Encore un orage !le pont étirait sa jetée sur une lagune latérite de terres charriées par les pluies de la semaine ; et les soleils, déjà harcelé par les bouts de nuages de l'ouest avait cessé de briller sur le quartier nègre pour ce concentrer les blancs immeubles de la ville blanche» (p.20).

Une image d'une famille européenne nous donnent une idée du bien être des habitants de ce quartier : « une blanche faisait sauter un bébé rond et souriants près d'un mari tout en épaules pavanant .Le bonheur et la paix !»p(49).

Cette situations dans laquelle se retrouvent cette classe bourgeoise a été a l'origine bâties sur le dos des colonisés car qui dis colonisations pense domination et qui pense domination sous-entend exploitation, en effet les Blancs construisent des ponts des immeubles sur le dos des damnés : « *Damnation ! Bâtardise !le nègre est damnation !les immeubles, les ponts, les routes de là-bas, tous bâtis par des doigts nègres, étaient habités et appartenaient à des Toubabs.*» (p.120)

A l'opposé, le quartier nègre est décrit comme un espace crasseux, obscur, mal entretenu : « *Du côté de la lagune, le quartier nègre ondulaient des toits de tôle grisâtre et lépreux sous un ciel malpropre, gluant.* » (p. 26). Le quartier nègre devient cet immense marécage où : « *partout la boue, la boue stagnait autour des maisons, courait dans les fossés et se répandait autour des maisons, et sur la chaussée* »(p.78). Ces deux univers s'affrontent car ils sont hétérogènes et se repoussent mutuellement :

« La zone habitée par le colonisé n'est pas complémentaire de la zone habitée par le colon. Ces deux zones s'opposent, mais non au service d'une

unité supérieure régiee par une logique purement aristotélicienne. Elles obéissent au principe d'exclusion réciproque. Il n'y a pas de conciliation possible. »¹

Ainsi, à travers le regard de Fama, nous écoutons les clameurs d'irritation sous la forme du discours indirect libre. La ville où il habite est envahie par l'eau, et le personnage subit cette situation comme s'il était victime d'un châtement divin.

« Les premières gouttes mitraillèrent et se cassèrent sur le minaret. [...] Le tonnerre cassa le ciel, enflamma l'univers et ébranla la terre et la mosquée. Dès lors, le ciel, comme si on l'en avait empêché depuis des mois, se déchargea, déversa des torrents qui noyèrent les rues sans égouts. Sans égouts, parce que les Indépendances ici aussi ont trahi, elles n'ont pas creusé les égouts promis et elles ne le feront jamais ; des lacs d'eau continueront de croupir comme toujours et les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront (...) » (p. 24)

C'est dans cet univers lugubre que Fama et tous les autres damnés vivent. Quand Fama se trouve dans cette ville cosmopolite, il étouffe sous le grouillement d'une population innombrable, et les nuisances sonores contribuent à faire de cet espace un véritable enfer pour Fama. Face à ce processus de désagrégation, le personnage n'arrive pas à s'adapter à vivre en ville, milieu qui lui rappelle sa misère et sa déchéance. Il est très nostalgique de la terre de son enfance où il avait grandi dans le bonheur :

«Ah !nostalgie de la terre natale de Fama ! Son ciel profond et lointain, son sol aride mais solide les jours toujours secs, Oh !Horodougou !Tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince manquait aussi (le soleils, l'honneur, et l'or)» (p.21)

Ainsi, à travers la juxtaposition des deux espaces perçus par Fama, l'auteur oppose symboliquement la condition des Noirs et celle des Blancs, condition criante d'inégalité car les Blancs sont dans une situation de privilégiés alors que les pauvres, les mendiants, les chômeurs sont des Noirs.

En somme, on constate que même si la décolonisation a eu lieu symboliquement, il y a un maintien de cet ordre qui a scindé la société en deux. En effet, cet ordre persiste parce qu'une minorité de la société postindépendance est constituée de privilégiés. Ce que Fama nomme les : « *bâtards de fils de chien, les fils des soleils des Indépendances, les fils de*

¹ Fanon F., *Les Damnés de la terre*, Paris, Seuil, 1961, P.48

chiens ». En réalité ce sont les gros Toubabs¹, les Syriens, les présidents, les secrétaires généraux. S'il les désigne ainsi c'est pour dire l'illégitimité de leurs privilèges, ils sont comme les étranger Blancs qui : « *ont réussi non seulement à se faire une place, mais à prendre celle de l'habitant, à s'octroyer des privilèges étonnants au détriment des ayants droits.* »². En effet, ils ont usurpé l'indépendance et avec elle les droits des masses de vivre dans l'égalité sociale.

Ainsi face à cette double stratification « sociale et raciale » qui demeure encore après la décolonisation, Fama ne trouve pas sa place dans cette nouvelle société. Lui qui est issu de la lignée des princes des Doumbouya se trouve classé parmi les damnés à cause de sa pauvreté ; il est donc marginalisé par ce système dichotomique basé sur le rapport de domination entre les puissants et les faibles. Le quartier nègre qu'il habite est un espace misérable, ce qui donne une idée de la condition de vie de ce prince déchu. En outre, Fama représente cette grande partie de la société reléguée au rang des oubliés socialement, fragmentée à cause de la fracture spatiale.

1.1. La stratification sociale dans *Le fleuve détourné*

L'espace dans *Le fleuve détourné* est fragmenté en plusieurs sous espaces mais la sédimentation de la société est visible à travers une opposition binaire entre quartiers aisés et quartiers populaires. Ce découpage résulte des différences sociales associées aux inégalités de richesse, de pouvoir, de prestige entre les ex-colons, la nouvelle bourgeoisie nationale et les ex-colonisés.

Le narrateur sans nom et dépourvu d'identité éprouve de grandes difficultés à se situer dans la hiérarchie sociale, ou tout simplement à exister, dans une société qui le rejette. Il a certes une liberté de mouvement dans les différents espaces contrairement aux autres personnages qui sont figés dans des espaces bien déterminés. Cependant, à travers les différents métiers qu'il a exercés au cours de sa vie notamment comme cordonnier, berger, éboueur, on peut déduire qu'il appartient à une classe marginale de la société. Toutefois, son travail comme éboueur lui permet de bien connaître la ville et de réaliser cette grande différence qui existe entre les deux quartiers. Si l'auteur a divisé l'espace de

¹ Les Blancs.

² Memmi A., *Portrait du colonisé*, Paris, Seuil, 1964, p.17

cette manière de la ville, c'est pour dévoiler l'injustice et l'inégalité qui règnent sous le régime du parti unique :

« On apprend à distinguer les quartiers aisés, propres, avec leurs poubelles bien alignées le long des trottoirs, des quartiers populaires où détritiques épars jonchent le sol. Dans ces derniers, on se débarrasse comme on peut de ses restes : dans des vieux sachets en plastique, éventrés de tous côtés, dans des bidons cabossés, dans des cartons huileux et parfois simplement en les jetant par la fenêtre. Ces rues restent aussi sales avant notre passage qu'après. Les rats y prolifèrent. Beaucoup d'éboueurs furent mordus par ces bêtes. » (p. 130)

Toutefois, dans ces quartiers populaires, le narrateur sans nom révèle qu'il existe un autre quartier plus défavorisé et plus misérable, c'est celui des bidonvilles :

« C'était un ancien parc de société de transport de voyageurs qui avait l'habitude d'y entreposer ses véhicules réformés. Ils furent graduellement investis par les sans-logis arrivés dans la ville, les vagabonds, les paysans en rupture de ban, les miséreux et les orphelins à la recherche d'un abri pour se protéger des bises de l'hiver. » (p.116)

Le désordre et la saleté règnent dans les quartiers populaires tandis que les quartiers aisés sont propres et ordonnés ; à travers cette mise en opposition des deux espaces, l'auteur oppose indirectement le niveau de vie de ceux qui peuplent ces deux quartiers. Cette opposition met en exergue un espace fracturé entre deux espèces d' « humains », comme s'il y avait des « surhommes » et des « sous-hommes ». En effet, la mise en parallèle de ces deux espaces permet de faire ressortir les différences sociales et économiques. Toujours à travers le regard évaluateur du protagoniste narrateur, on perçoit l'énorme différence des modes de vie entre ces deux couches sociales :

« Chaque jour on assiste au réveil de la ville. S'animent en premier les quartiers pauvres qui vomissent dans les rues leur prolétariat. Pressé pas même le temps d'avaler un café. Ça sert à rien de se raser. Les vêtements et le visage froissés. Les ouvriers ont le matin hargneux, leurs corps contiennent encore des restes de fatigues de la veille. Ils tirent goulument sur la première cigarette et se bousculent sans ménagement ni excuse pour monter dans les bus. » (p. 130-131)

Ce train de vie est à l'opposé de celui qui est mené par les habitants du quartier aisé, espace réservé uniquement aux administrateurs et aux agents du pouvoir y menant une vie de rêve dans leurs grandes demeures où ils :

« s'éveillent tard, s'émerveillent en constatant le retour du soleil et leurs poubelles vides, hument à petits coups la fraîcheur du matin, achètent

le journal dont ils parcourent les gros titres avant de le plier sous le bras et saluent cérémonieusement les collègues rencontrés. (p .131).

A travers la description de cet espace, le narrateur sans nom fait un constat sur la vie quotidienne des Algériens et révèle l'écart existant entre la vie des hommes du pouvoir et celle du peuple. Cependant dans l'espace rural où le narrateur anonyme a passé une partie de sa vie, on distingue un nombre remarquable de lieux : le maquis, le douar, les champs, les monts et bien d'autres. L'espace est décrit comme un espace rigide, dur et stérile. L'auteur décrit la métamorphose de cet espace après la colonisation, qui est devenu un espace déstructuré et fragmenté :

« Loin du village, séparé des autres terres de la tribu, il y avait un bout de colline rocailleux et stérile. Y furent exilées cinq familles. Celles qui comptaient pour rien dans la subtile hiérarchie de la tribu, celle qui n'eurent jamais voix au chapitre au moment du partage.» (p.15).

La stratification entre les riches et les pauvres a pour conséquence l'exclusion sociale, le protagoniste narrateur est exclu de la société, il n'est qu'un élément de seconde zone, il occupe le ban des écartés et des exploités avec son ami Ali. Ils contestent leurs conditions de vie et revendiquent leur humanité car ils sont déshumanisés :

« Avec le temps, on a fini par nous considérer comme un appendice naturel de la ville, un simple organe, dont la fonction seule justifie la raison d'exister, comme le rien qui doit nettoyer le sang. Regardez bien ! Eh oui ! nous existons, nous sommes aussi des hommes, il arrive d'avoir mal, aux dents, et parfois mal au cul. »(p.135)

Les plus touchés par le système inégalitaire sont les pauvres car leur situation précaire fait d'eux des proies faciles à exploiter par les plus riches comme l'affirme le narrateur sans nom :

« Comment leur expliquer que dans ce monde qui fonctionne en dépit du bon sens, que tout et toujours, retombe sur nous, par ce que nous sommes les plus démunis, les plus déshérités ?peuvent –ils nous expliquer la scélératesse de ces lois qui, prise en notre faveur, nous dit-on , finissent toujours par se retourner contre nous. »(p.136)

En effet, même après les indépendances, les injustices sociales persistent car les revendications sociales des décolonisés ne sont pas entendues. Les lois sont toujours contre eux et non pour améliorer leurs conditions. A travers le regard du protagoniste narrateur, l'auteur place une sorte de contre-discours pour dire que la société algérienne postindépendance n'a pas encore mis fin à la discrimination et à l'exploitation de l'être

humain ; les inégalités héritées du système colonial demeurent et une classe bourgeoise s'épanouit au détriment d'une classe pauvre.

1.2. Synthèse

De prime abord, nous constatons dans ces deux œuvres que la stratification de la société s'appuie davantage sur une représentation en termes d'espace social qu'en termes d'échelle sociale. En effet, les deux auteurs ont utilisé d'une stratégie commune pour représenter la position hiérarchique de leurs héros en les situant dans des espaces similaires. De là, nous pouvons dire que, dans *Les Soleils des Indépendances*, l'espace est divisé selon une binarité ville/ village, quartier nègre /ville blanche. Fama fait partie de ceux qui habitent le quartier nègre, celui des pauvres. Sous les indépendances, il se retrouve au bas de l'échelle sociale, lui qui auparavant, disposait d'énormes privilèges.

Dans *Le fleuve détourné*, l'espace est fractionné en divers espaces mais la hiérarchie sociale est perceptible à travers une dualité entre quartier populaire /quartier aisé. Le narrateur sans nom, du fait de l'absence de son identité donc d'appartenance sociale, erre d'espace en espace mais nous déduisons sa classe sociale d'après les espaces qu'il a occupés et des nombreux métiers qu'il a exercés. Il appartient à la classe populaire. Contrairement à Fama, le narrateur sans nom est un homme modeste même avant l'indépendance mais cette dernière l'a déchu de son statut de père, de fils et de citoyen.

Les deux espaces dans lesquels les deux personnages présentent les mêmes caractéristiques, ils sont décrits comme des espaces sales, misérables et obscurs. A travers le regard des deux protagonistes, nous remarquons qu'il y a une véritable hiérarchie sociale stratifiée, fondée sur des privilèges. Il y a d'un côté une minorité jouissant d'un niveau de vie équivalent ou supérieur à celui des pays développés, et de l'autre, qui est la majorité de la population, mène un train de vie précaire et son souci quotidien reste la satisfaction des besoins les plus élémentaires.

La ville se présente pour ces deux personnages comme un lieu d'illusions, d'échec et de discriminations, car c'est là que les riches vivent à côté des pauvres dans les deux sociétés. Ce qui accentue l'écart entre les deux couches sociales. Les deux personnages subissent un même système inégalitaire, les pouvoirs en place accentuent cet écart au point de reconduire celui qui prédominait du temps de la colonisation, où régnait une véritable hiérarchie sociale stratifiée, fondée sur des privilèges.

A travers le regard des deux protagonistes sur la société et leurs positions analogues dans la hiérarchie sociale, nous constatons que les indépendances n'ont pas apporté la justice et l'égalité sociale. Le peuple demeure lésé, la discrimination et le racisme persistent, la société est toujours autant divisée et les systèmes mis en place dans les deux pays après la décolonisation ont favorisé une classe bourgeoise- au détriment de la classe des plus faibles.

2. La misère dans les deux romans

2.1. La misère dans *Les soleils des Indépendances*

La description que donne Kourouma de la misère est très méticuleuse, il donne une vision très réaliste des profonds bouleversements que subit la République de la Côte des ébènes depuis la colonisation à son accession à l'indépendance. En effet la misère est très palpable dans le roman au point que : « *le roman aurait pu s'appeler : « Les misérables » tant les pages sont pleines de miséreux, d'éclopés et de mendiants. Que ce soit dans la ville ou dans le village, la misère est omniprésente.* »¹ De ce fait cette thématique de la misère et décline à travers de nombreux thèmes substitutifs : malchance, ruine, malheur, tristesse, stérilité, pauvreté, mendicité, sécheresse. Tous ces thèmes concourent pour révéler le thème de la misère mais c'est un thème qui est lisible aussi à travers le temps est l'espace romanesque.

Suit à la colonisation il y a eu un effondrement de l'ordre économique traditionnelle qui basé sur le négoce. C'est tout les fondements sociaux, moraux et économiques du système de vie des malinkés qui est anéantie. Cela s'est dégradé avec les indépendances. En effet à défaut de programmes politiques et économiques viables et consciencieux de la part des dirigeants africains, « les pères des indépendances », les populations moisissent dans une misère atroce donnant droit de cité à une paupérisation déshumanisante et dégradante. Cette situation n'épargne pas les aristocrates malinkés, les nobles d'antan car : « *la colonisation a banni et tué la guerre mais favorisé le négoce, les indépendances ont cassé le négoce et la guerre ne venait pas. Et l'espèce malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles ...et stériles* » (p23).

¹ *Les soleils des Indépendances, Op. Cit., p.15.*

Ainsi ,la colonisation et les indépendances ont été un problème sociologique fondamental qui été a la source de la misère dont souffre fama et sa communauté. Ils sont assimilé a une calamité :

«La colonisation, les commandants, les réquisitions, les épidémies, les sécheresses, les indépendances, les parti unique et la révolution sont exactement des enfants de la même couche...des sortes de malédictions» p(132).

L'ère des indépendances ont rendu les conditions d'existences plus difficiles pour Fama. En effet ,non seulement cette dernière a mis à mal le négoce mais les nouveaux dirigeant se sont répartis les morceaux les plus viandés ne laissant à Fama que « *la carte de l'identité nationale et celle du parti unique* »p25. Lui qui espérait un post de président de coopérative n'a rien eu les nouveaux gouvernements le discrimine par ce que c'est un analphabète. A travers la décadence de Fama c'est de l'échec économique et social dont il s'agit. De ce fait sous les indépendances c'est un prince qui suscite la pitié : « *Mânes des aïeux ! Mânes de Moriba , Les fondateurs de la dynastie !Il était temps, vraiment temps de s'apitoyer sur le sort du dernier et Légitime Doumbouya !* » (p.17)

Dès le premier chapitre du roman on découvre un Fama déshumanisé. En effet, ce dernier est issu d'une dynastie princière des Doumbouya ce retrouve comme un « vautour » est fait bande avec les « hyènes »sous les Indépendances cette comparaison que fait l'auteur de ce protagoniste avec ces animaux est hautement symbolique de la situation socio-économique dans la qu'elle se retrouve fama. En effet comme ces animaux il cherche à survivre dans une société qui semble ne pas pouvoir lui laisser d'autre alternative à la mendicité

C'est un thème qui est lié directement au travail de Fama, En effet , suit à sa destitution sous les indépendances il ne vie que d'aumônes et de la générosité de sa femme, il passe son temps à courir les cérémonies funéraires et religieuses :

« des descendants de grand guerriers (c'était encor fama !) vivaient de mensonges et de mendicité (c'était encor Fama), d'authentique descendants de grands chefs (toujours Fama) avaient troqué la dignité contre les plumes du vautour et cherchaient le fument d'un événement : naissance, mariage, décès, pour sauter de cérémonie en cérémonie »(SDI p. 18).13)

La mendicité constitue une violation de la dignité humaine, cette action de mendier est humiliante pour chaque être humains, pour Fama elle est vécue comme un déshonneur car

il ne s'agit pas d'un travail. L'auteur insiste sur l'ironie de l'activité de Fama qui est indigne d'un prince. Mendier n'est pas un choix pour ce protagoniste mais une question de survie : « *il créa plusieurs fois ; la journée avait été favorable, il avait quelque chose en poche et à ses pieds des fourmis de malheureux* ».p(21). Fama est condamné à vivre dans l'indigence déjà par le destin qui lui est tragique car sa bande à lui est celle de « *la couleur de la misère, de l'outrage et du déshonneur* » p. (22)

Cependant la mendicité n'est pas propre au protagoniste, et touche aussi les autres membres de la société .C'est un thème récurrent au point qu' il devient obsédants on le retrouve largement dans les trios premier chapitre cela est visible à travers l'errance de Fama : « *Fama tourna à gauche ; la mosquée des Dioula était là .Les bas-côtés grouillaient de mendiants,* »(p.26)

Toutefois ce thème de la mendicité est analogue au thème de la pauvreté .En effet la pauvreté constitue le deuxième apparent du grand thème de la misère des le deuxième chapitre on constate que les conditions de vie de Fama et de son épouse son précaire ils vivent dans l'extrême pauvreté : Cette pauvreté s'explique d'abord par la déchéance sociale de Fama est les difficultés qu'il rencontre pour occuper un poste de travail :

« le malheur qui courait à la rencontre de salimata et de son époux, que pouvait-il être, ils avaient la pauvreté, s'étaient habillés de toutes les couleurs de la pauvreté. Serait-ce un accident stupide, la maladie, ou la mort » (p71)

La pauvreté porte un sens double, en effet, Fama non seulement est impuissant économiquement mais , aussi, il est dans l'incapacité de prolonger sa dynastie du fait de la le malédiction qui frapper sa femme Salimata .

« .Elle avait le destin d'une femme stérile comme l'harmattan et la cendre .Malédiction ! Malchance ! Allah seul fixe le destin d'un être »(SDIp 32)

La double stérilité qui frappe le couple Fama/Salimata ne peut passer inaperçue dans le conteste sociopolitique de l'œuvre. C'est un « *Motif obsédant, c'est la stérilité qui rythme les largesses, les prières, l'incantation nocturne, les fréquentations de marabouts, en somme les actes et les gestes de Salimata* »¹ .En effet Salimata implore tous les marabouts de la capitale pour trouver un remède pour détournée la malédiction qui frappe le couple .Tout en vain pas même la générosité fleuve, la bonté illimitée, la pitié, la

¹ Honoré Champion, Ahmadou KOUROUMA ,les soleils des indépendances ,édition l'ouf 1997,page 25 .

magnanimité ni la foi inextinguible de Salimata n'ont sauvé l'honneur de Fama. Tous les sacrifices du couple butent sur l'échec, la déception, la honte, le déshonneur et la désillusion. Sous Les Soleils des Indépendances, rien ne réussit ; tout est voué à l'échec, le Nègre étant damné. Tout ce qu'il touche s'écroule. Fama ne tient plus, ayant perdu tous ses repères et ne sachant à quel saint se vouer.

Symboliquement, le sort de ce couple n'est autre que la triste image de l'Afrique noire au lendemain des soi-disant Indépendances politiques. Balkanisée et morcelée graphiquement et économiquement, l'Afrique indépendante n'est qu'un terrain fertile aux tiraillements et subdivisions intestines conduisant à la misère et à la désillusion qui caractérisent l'évolution de ce couple à travers le récit.

2.2. La misère dans le fleuve détourné

Dans *Le fleuve détourné*, la misère articule le texte du début jusque à la fin peint cette triste réalité dans laquelle le peuple a vécu et continue de vivre, elle est présente sous forme de déchéance, de malédiction de catastrophe et de stérilité causée par les Temps Modernes. Il range le pays et les hommes. Le protagoniste narrateur se présente dès son plus jeune âge comme un des plus démunis socialement : « *j'étais le plus misérable d'entre les misérables* » (p.19) son métier de cordonnier ne lui permit pas de s'affranchir de cette indigence car c'est un métier qui le place dans une position de soumission à l'autre. Il qualifie son métier comme un des plus miteux et méprisables des métiers : « *Il me menait chez un vieillard à demi fou pour me demander d'apprendre le plus misérable des métiers, qui consiste à toujours rester agenouillé aux pieds des hommes, si méprisable que seul un étranger pouvait accepter de l'exercer.* » (P.18)

Au temps de la guerre de libération, il est parti rejoindre ces compatriotes dans le camp du FLN pour leur fabriquer des chaussures. Il raconte que dans ce camp, les conditions de vie sont strictes et rudimentaires. Il y a un manque de nourritures mais en contre partie, il y a de la fraternité et du respect entre les membres du camp : « *Les hommes étaient respectueux et fraternels. Jamais aucune algarade, même quand la nourriture venait à manquer* » (p.26). Toutefois dans ce camp, il sera victime d'un bombardement de l'aviation coloniale qui lui infligera une blessure à l'épaule. Ce qui le rendra vulnérable physiquement et moralement. Il nous décrit son long et pénible périple sans manger ni boire :

« Je marchai longtemps .Tous le jour .Une grande partie de la nuit. Sans manger ni boire. Le sang s'était remis à couler de la blessure .Ma faiblesse se conjugua à l'immense lassitude qui m'envahissait .Ma marche devenait plus pénible mes pas moins assurés. Je trébuchais de plus en plus fréquemment.» (p.28)

Quand il revient au pays après son exil pour se soigner, Il constate que la nature est dure et stériles. Les terre sans laisser a l'abondons, les hommes comme la vie a disparut de ses compagne autrefois prospère est vivantes :

« J'étais bien content de rentrer au pays .Une vive allégresse hâtait mes pas, à la descente du train .Il faisait chaud et j'ôtai ma veste. Je marchais sans rencontrer âme qui vive sur mon chemin .Les compagnes semblaient désertes .Les champs de vigne qui autrefois verdissaient le flanc des collines avaient disparu. La terre restait en friche et je me demandai pour quelle obscure raison les paysans refusaient désormais de la cultiver » (p .43).

La sécheresse est perceptible aussi a travers le fleuve, quand le narrateur sans nom revient a son village. Il s'aperçoit que le lit du fleuve est détourné de son cours naturel cela renvoie a la nouvelle politiques adopter par le payer nouvellement indépendant qui bouleverse le cour des choses :

« Sur mon chemins vers le village, j'empruntai un pont flambant neuf, large et solide, campé avec assurance sur ses piliers ...En me penchant au-dessus du parapet ,je m'aperçus qu'il n'enjambait pas le moindre filet d'eau ,je me demandait pourquoi la rivière était morte

_N'y a-t-il plus de pluie au pays, Les sommets des montagne refusent-il les neiges d'hivers »(p48)

Cependant le narrateur son nom garde espoir malgré cette enivrement sinistre qui s'offre à lui mais a maints reprise il fut interpellé par les autres personnages sur la misère dans laquelle sombre son pays. C'est comme un avertissement pour le narrateur son nom pour qu'il ne s'attend pas a gros chose dans ce pays au la misère est règne :

«Le policier me lança un regard grivois. D'où sors-tu donc, bonhomme, pour en être encore à détourner les yeux devant le spectacle de la misère et de la déchéance humaine ? » (p.103)

En outre, le protagoniste narrateur suit à un crime qu'il a commis pour venger son honneur se retrouve en prison dans un camp, il nous livre une autre partie de sa vie plus misérable que c'elle qu'il a vécu dans le camp des maquisards. Il nous décrit cette espace qui n'offre pas les conditions nécessaires pour mener une vie digne :

« En été, les chambrées deviennent des étuves. Impossible d'y rester longtemps. Pour faire ses besoins, il faut aller dans les champs. Cela me gêne pas beaucoup personnellement. J'ai fait ainsi durant toute ma vie. » (p.10).

Quand l'administrateur vient leur rendre visite dans ce camp le narrateur son nom est ces camarades de prison doivent faire en sorte de cacher leur misères au risque de choquer ce dernier : « *A chaque visite, on organise ainsi méticuleusement la mise en scène, les yeux de nos dirigeants s'offusquent-ils à la vue de la crasse est de la misère ?* » (p105) .Cela dit long sur la situation dans laquelle ils se trouvent mais par là aussi on comprend que les pouvoirs en place préfèrent détourner le regard sur cette misère humaine ils ne réagissent pas pour améliorer les conditions de vie du peuple. Ce qu'affirme le narrateur son nom : « *-Même nos représentants les plus démocratiquement élus nous trahissent. Sitôt confirmés dans leurs responsabilités, ils tournent le dos à nos préoccupations. Ils cherchent l'honorabilité* » (p. 40)

Le narrateur sans nom n'a pas de travail, fixe qui pourrait le mettre à l'abri de la pauvreté .sans identité il reste dépendant des autres il est décrit comme un vagabond dans un pays qui semble ravagé par la misère est la fête st l'occasion inespérée pour le narrateur son nom est pour tous les pauvres comme lui de calmer leur faim :

« Dans nos régions, ces fêtes sont une aubaine pour les pauvres. Repas gratuits, on en profite pour manger le plus possible, jusqu'à faire craquer les vêtements. . . J'avais tant mangé que je ne pouvais plus bouger une douce lassitude m'envahit » (p.87).

Cependant cette pauvreté touche l'ensemble de la société le protagoniste narrateur nous parle d'une grève qui a pour cause la pénurie de pomme de terre :

« il y a une grande effervescence, ce matin .Rassemblés dans la cour, les gens parlent de grève et de manifestation. Cela a pour origine la pénurie de pommes de terre, qui constituent la base de notre alimentation .Après une longue attente, le précieux tubercule nous est enfin parvenu, mais complètement pourri. Les Sioux nous forcèrent à le manger. Les personnes à l'estomac délicat trépassèrent. » (p14).

Cela illustre à quel point le peuple est lésé dans ses droits les plus élémentaires. Il est laissé à l'oubli par le pouvoir en place en s'octroyant les richesses au détriment du peuple. Une situation que dénonce l'auteur à travers le contre-discours des personnages mis dans des situations et des postures différentes.

2.3 Synthèse :

Après une mise en parallèle du thème de la misère, nous constatons que ce thème se manifeste d'une manière très explicite dans les deux œuvres. Et il y a des similitudes dans l'état des deux personnages. En effet, dans *Les Soleils des Indépendance*, Fama est un mendiant qui erre dans les rues pour demander une pitance, suite à l'effondrement du négoce alors que auparavant il était un grand commerçant. Le protagoniste narrateur, quant à lui, dans son passé, était un cordonnier. Alors que, sous l'ère des indépendances, il se retrouve comme éboueur. Cela ne lui permet pas d'améliorer les conditions de vie des deux personnages de des romans. Cette misère est aussi perceptible dans la société des deux personnages. Cependant, les deux protagonistes présentent quelques différences. En effet, Fama, était, dans son passé, prospère contrairement au personnage anonyme qui est plongé dans la pauvreté dès son jeune âge et cela s'est accentué avec la révolution lorsqu'il s'est engagé.

Le thème de la stérilité qui touche différemment les deux personnages. En effet, Fama est touché par cette malédiction parce que sa femme est stérile, une infécondité qui devient obsessionnelle pour sa femme. Ce qui empêche Fama de prolonger la dynastie et, partant, il sombre dans la misère. Le protagoniste-narrateur est touché par la stérilité qui voie dans la nature qui assèche les hommes est qui rend le paysage invivable. En somme, nous pouvons dire que ces deux personnages se retrouvent sur le plan social dans une situation de carence, ils sont dépourvus de leurs droits les plus élémentaires. A travers cette thématique abordée, les deux auteurs affirment leurs engagements à la cause du peuple en rapportant d'une manière réaliste les conditions de vie de leurs concitoyens.

Victor Hugo a été parmi les plus connus de ceux qui ont décrit la misère de la vie quotidienne et dénoncé une telle situation en la considérant comme une violation des droits de l'homme : « *la où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés.* »¹.

¹ Citation de Joseph Wresinski extraite du texte gravé sur le Pavis des droits de l'homme sur le palais du Trocadéro, à Paris, 1987.

Chapitre IV : dimension poétique

Chapitre IV : dimension poétique

L'écrivain investit le genre romanesque de traits poétique, afin de nous présenter la rencontre entre l'être et le monde avec une intensité nouvelle. Une analyse de son traitement atypique des constituants du genre romanesque (intrigue, personnages, titre, espace et temps) permet de dégager quelques tendances caractérisant son écriture romanesque. Ainsi sont dévoilées la dimension poétique des anecdotes, de l'aspect primitivistes des personnages, ainsi qu'une répartition des caractéristiques spatiales et temporelles. Par cette approche on décèlera comment l'écrivain inverse la hiérarchie traditionnel en créant un univers romanesque fait de technique poétique est d'un système métaphorique qui subordonne l'homme aux éléments, dans une typographie et un rythme mimétique. Ainsi dans ce chapitre il s'agira pour nous de dégager les ressemblances et les dissemblances structurelles des deux œuvres après avoir analysé la structure de chaque œuvre.

1. Étude des titres

Le titre du roman d'Ahmadou Kourouma, 'Les soleils des indépendances', est un titre métaphorique dans la mesure où le mot soleil ne renvoie pas à l'astre céleste, mais désigne plutôt «une ère, une année ; car dans les sociétés africaines, c'est par le cycle de la lune ou du soleil que l'on dénombre le cours de la vie »¹. En effet, ce titre est expliqué dès les premières pages du roman : «*les soleils des Indépendances, disent les malinkés*» (p.9), c'est la tradition d'une formule bambara. Le soleil, qui symbolise d'ordinaire la chaleur, la force et la lumineuse clarté, n'est pas positivement perçu dans cette œuvre comme l'écrit l'auteur : «*Le soleil! le soleil! le soleil des Indépendances maléfique remplissait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains orages de fins d'après –midi*» (p.11). L'ironie n'est pas dissimulée, elle est claire ; pour cet écrivain, ce soleil des Indépendances brûle les yeux et assèche les terres. Autrement dit, il ne s'agit plus du soleil d'autrefois ; il a pris une autre tournure avec la colonisation et les Indépendances. C'est un soleil âcre, mélancolique qui n'apporte que le désespoir contrairement à ce que l'on peut penser : «*Les soleils ont tourné avec la colonisation et l'indépendance ; chauffe toi – avec ces nouveaux soleils*» (p.182).

¹ SOGOSSAY, Marturin, Les figures spatio-temporel dans le roman africain subsaharien anglophone et francophone, thèse de doctorat, Université de Limoges, 2005, p.25.

Quant au titre du roman de Rachid Mimouni, '*Le fleuve détourné*', il est conçu de la même manière avec celui de Kourouma. En effet, il est métaphorique, lui aussi, dans la mesure où le fleuve est employé ici dans un sens figuré et non dénoté. Comme les soleils kouroumiens qui renvoient aux jours, le fleuve de Mimouni laisse entendre l'écoulement naturel du temps, voire celui de l'Histoire et de la révolution. L'eau du fleuve symbolise, dans ce sens, la limpidité pareille à la pureté du sang versé par les martyrs de la révolution algérienne pour reconquérir leur liberté. Mais, hélas ! l'eau de ce fleuve est détournée et avec elle tous les espoirs et les valeurs pour lesquelles ce peuple a combattu. En fait, c'est un titre qui renvoie au détournement de la révolution algérienne par le régime postcolonial.

2. Le temps

Le temps fictif dans le *Fleuve détourné* n'est pas délimité par une telle ou elle date, il s'agit d'un séjour indéterminé d'un personnage, sans nom, dans un camp grillagé avec d'autres personnes. A travers le passé des personnages, nous retrouvons le temps historique celui de la révolution algérienne qui représente une toile de fond à cette fiction où viennent se greffer d'autres événements de la fiction.

La trame narrative dans *Le Fleuve détourné* se construit par rapport à un va-et-vient constant entre le passé et le présent, ce qui donne au récit un aspect de confusion. Nous remarquons, dès les premières pages, une discontinuité dans le temps de la narration, le narrateur- personnage raconte à ses amis du camp deux récits différents comme le souligne Siline dans sa thèse de doctorat : « *le récit y est nettement divisé en deux, en récit du présent et en récit du passé les deux sont fragmentées et agencées progressivement, en fragment du passé un autre du présent et ainsi de suit* »¹.

En effet, le narrateur évoque d'abord son retour au pays après quelques années d'absence. Cela correspond à la période postindépendance, puis, il remonte dans le temps pour se rappeler de son enfance et de sa jeunesse et son départ au maquis. Ensuite, il remonte plus loin pour dire son retour au village natal, le temps de sa tribu familiale. Cela renvoie au temps d'avant la colonisation. Dans son récit du présent, il évoque la période des indépendances.

¹ Vladimir Siline : *le dialogisme dans le romans algérien de la langue française* .Http.p :www.Binag Refer ;Thèse Siline htm .p.12

Nous constatons aussi que la narration subit quelques ralentissements par des analepsies qui prédominent dans l'œuvre, particulièrement quand le narrateur personnage remonte vers son passé lointain. Par contre, les prolepses sont moindres et nous les retrouverons dans le récit du présent.

3. Le cadre temporel dans les soleils des Indépendances.

Dans ce roman, les indications du temps sont parfois bien précises. Ainsi, dans la première partie, le temps est régulier ; le récit commence par le septième jour des funérailles d'Ibrahima Koné ; une journée de prières et de funérailles réduite au cinq moment de la prière. Ensuite, le narrateur suspend le temps chronologique à partir de midi de la troisième journée du récit où le temps semble figé. Il y a presque aucune indication temporelle jusqu'à la quatrième journée où le temps chronologique reprend et correspond à une étape de voyage de Fama à togobala et Bindia .A la cinquième journée, au matin, fama reprend son voyage et passe la nuit de la sixième journée à Togobala dans le Horodogou .

A partir de ce moment, le temps devient confus et vague ; le décompte des jours n'est plus possible, il se résume aux 23 soleils qui se couchent, réparti d'une manière imprécise dans les quarante jours de funérailles d'Ibrahima Koné. Il y a aussi la nuit qui correspond après son arrestation. En réalité, le héros n'a plus aucune notion du temps en prison. Toutefois il y a un parallélisme entre le passé du personnage et l'actualité du héros, dans *les soleils des indépendances*, le temps connaît des distorsions entre les références à un passé, lointain et immédiat, et le présent actuel du héros, c'est-à-dire la période des indépendances.

Le passé éloigné correspond au temps mythique, celui des origines, et des traditions africaines dont fama se réclame. Quant au passé plus au moins éloigné, il renvoie au temps historique, celui de la gloire des Malinkés et à celui du négoce florissant pour eux. Le passé immédiat est celui de la résistance contre le colonisateur pour laquelle Fama s'est sacrifié. Le présent actuel de Fama est celui de l'expérience douloureuse et de la réalité tragique des indépendances. Pour lui, ce temps est celui de la bâtardise.

Cependant la trame narrative dans le roman est interrompue par des ralentissements ou des accélérations par les prolepses : les rêves et les augures du destin jouent un rôle polyptique annoncent les événements qui vont se dérouler.

4. Le cadre spatial dans le fleuve détourné :

Dans *Le Fleuve détourné*, nous distinguons deux espaces qui fragmentent l'œuvre : l'espace rural qui est regroupe plusieurs espaces : douar, village, camp, maquis ; l'espace citadin qui est la ville, divisée à son tour, en trois espaces : les quartiers pauvres, les quartiers aisés et les bidonvilles. C'est dans cet espace que se déroulent les actions du récit après les indépendances.

. 5 .Le cadre spatiale:

Dans *les soleils des Indépendances*, l'univers géographique dans lequel évoluent les personnages est vaste. En effet, dans le premier chapitre du roman l'action se déroule dans un pays appelé la République de la Cote des Ebènes, mais la réalité suggérée est bien celle de la Côte d'Ivoire. Cependant l'univers spatial est sectionné en deux espaces bien distincts : la ville (la république de la cote des Ébènes, les quartier Nègres, et les quartiers Blancs le camp) et le village (le horoudougou ,Togobala , brousse,)

Il y a aussi des espaces mythiques qui sont proposés dans le roman mais qui ne renvoient pas à la réalité socioculturelle. Nous avons dans le texte d'A .Kourouma un espace mythique qui ne renvoie pas à la réalité sociale.

5. Ressemblance structurelle entre les deux œuvres

L'objet de la quête ainsi que le dénouement de l'intrigue est semblable dans les deux récits ; En effet, dans *les soleils des Indépendances* Fama est en quête de son identité parce que son trône lui a été usurpé par le colonisateur et les Indépendances, mais sa quête va s'avérer un échec. Le protagoniste dans le *fleuve détournée* est aussi en quête de son identité qui a été morcelée par le colonisateur et reniée par les Indépendances. Sa quête sera en fin de compte veine.

-Les deux auteurs ont fait appel à des titres métaphoriques en convoquant la nature pour suggérer le détournement qui a accompagné les Indépendance dans ces deux pays.

Le temps aussi dans les deux œuvres présente une binarité semblable entre le temps du passé qui renvoie successivement dans les deux œuvres au passé colonial et à celui de leurs tribus, et le temps du présent qui renvoie à celui des indépendances.

L'espace qui structure les deux œuvres est similaire. Il est régi selon une binarité ville /village, quartier pauvre/ quartier riche, ainsi que le cadre temporel qui régit entre le passé commun, qui est la période coloniale, et le présent qui renvoie à la période d'indépendance.

Quant à la dissemblance structurelle entre les deux œuvres, nous remarquons que le brouillage temporel est plus présent chez Mimouni que chez A. Kourouma. Les espaces citadins est nommé de même que les villageois sont nommés alors que chez Mimouni, ils ne sont pas nommés ;

Conclusion :

Conclusion :

Au départ, l'intention de ce mémoire était d'étudier la condition humaine aux lendemains des indépendances dans les deux œuvres : les *Soleils des Indépendances* d'A .Kourouma et *le fleuve détourné* de R. Mimouni. Pour aborder ce thème, nous avons subdivisé notre travail en quatre chapitres.

Dans le premier chapitre, intitulé chapitre préliminaire, nous avons d'abord présenté la littérature du désenchantement afin d'inscrire nos deux œuvres dans leur champ littéraire. Cette partie nous a permis de mieux cerner la littérature négro-africaine et la littérature algérienne francophone auxquelles appartient notre corpus. Nous avons déduit que ces deux œuvres sont illustratives de ce courant littéraire. Ces deux auteurs sont parmi les précurseurs de ce champ littéraire, les premiers à dénoncer la condition imposée aux peuples ivoirien et algérien sous les pouvoirs des indépendances. Ils ont pu inscrire l'homme post indépendant dans une dimension universel .

A travers, la présentation consacrée à la littérature comparée, nous avons retenu que cette discipline se présente comme un humanisme en mouvements parce que elle permet de rapprocher les littératures du monde et, par conséquent, entre les hommes de différentes cultures.

Dans le deuxième chapitre, consacré aux thèmes personnels, nous avons cerné la condition humaine dans les deux œuvres. Cette partie a permis de mettre en évidence la précarité de la condition humaine dans les deux sociétés, ainsi que les problèmes identitaires vécus par les protagonistes. En ce sens, nous nous sommes penchés sur la thématique de l'identité : il y a une perte graduelle de l'identité de Fama alors que chez Mimouni, l'identité du protagoniste-narrateur est perdue, il est considéré plus mort que vivant par la société. La quête chez ces deux personnages pour reconquérir leurs identités respectives, s'est soldée par l'échec.

A travers le troisième chapitre, nous avons abordé le thème de la stratification sociale dans les deux œuvres. Ce volet de notre étude a montré que la stratification sociale dans les deux romans s'appuie davantage sur l'espace qui est représenté par la binarité ville/village. La comparaison des deux personnages a révélé qu'ils appartiennent tous les deux à la classe des démunis. Cette représentation de l'espace met en lumière l'écart entre

la classe des pauvres et celle des riches et dénonce inégalité sociale qui persiste même après les indépendances.

Dans le dernier chapitre, nous avons d'abord mis le parallèle entre les titres de nos deux romans. Nous avons relevé en ce sens que les deux titres sont suggestifs de la désillusion et du désespoir qui ont suivi les indépendances. Ensuite, nous avons vu que le temps est réparti à travers une binarité passé / présent qui renvoie successivement au passé colonial, puis à la période des indépendances contrairement au roman de Kourouma. En clair, Mimouni a usé d'une déchronologie, d'un brouillage temporel.

En définitive, nous pouvons conclure par dire que cette étude donne un aperçu réaliste sur la condition humaine des deux peuples au lendemain des indépendances. Cependant, ce travail peut être enrichi sur le plan thématique et surtout par l'analyse de l'idéologie qui sous-tend toute représentation de la condition humaine.

Bibliographie :

Bibliographie :

I. Corpus d'étude

Ahmadou Kourouma, *Les soleils des Indépendances*, Paris, Seuil, 1970

Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, Paris, Robert Laffont, 1982

II. Ouvrages théoriques

M. Adrian, *Comparatisme et théorie de littéraire*, Paris, PUF, 1998

P. Brunel, Cl. Pichois, A.-M. Rousseau, *Qu'est-ce que La Littérature comparée ?*, Paris, Armand colin, 1983.

J. Chevrier, *La littérature nègre (1984)*, Paris, Armand Colin, 1999

A. Césaire, *Cahier du retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1946

Etiemble, *Comparaison n'est pas raison, la crise de la littérature comparée*, Paris,

L. Kesteloot, *Anthologie négro-africaine : La littérature de 1918 à 1981*, Paris, Verviers, 1981.

D. Pageaux, *la littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1990

III. Articles et thèses

M .A .M Ngal, «L'artiste africain : tradition, critique et liberté créatrice» in Actes du Colloque de Yaoundé : *Lle critique africain et son peuple comme producteur de civilisation*, 16-20 Avril 1973, Paris, Présence Africaine, 1977

M. Sogossay , *Les figures spatio-temporel dans le roman africain subsaharien anglophone et francophone*, thèse de doctorat, Université de limoges,2005

Tables des matières

Tables des matières

REMERCIEMENTS	2
DEDICACES	3
Introduction générale	5
Chapitre premier : Approche préliminaire	9
1. La littérature du désenchantement	9
1.1. La littérature négro-africaine	10
1.2. La littérature algérienne francophone	12
2. La littérature comparée	13
2.1. Définition	13
2.2. Le comparatisme	14
2.3. La littérature comparée comme science	15
2.4. Les écoles de la littérature comparée	16
2.5. Le but de la littérature comparée	16
Chapitre II : Les thèmes personnels	18
1. La condition humaine dans le corpus	19
1.1. Les soleils des Indépendances	19
1.2. Le fleuve détourné	20
2. L'identité dans notre corpus	22
2.1. L'identité dévalorisée dans <i>les Soleils des Indépendances</i>	22
2.2. La perte identitaire dans <i>Le Fleuve détourné</i>	27
2.3. Synthèse	31
Chapitre III : Thèmes d'époque	35
1. La stratification sociale dans <i>Les soleils des Indépendances</i>	35
1.1. La stratification sociale dans <i>Le fleuve détourné</i>	38
1.2. Synthèse	41
2. La misère dans les deux romans	42
2.1. La misère dans <i>Les soleils des Indépendances</i>	42
2.2. La misère dans <i>le fleuve détourné</i>	45
Chapitre IV : dimension poétique	50

1. Étude des titres _____	50
2. Le cadre spatial : _____	53
3. Le cadre temporel : _____	52
4. Ressemblance structurelle entre les deux œuvres _____	53
5. Synthèse : _____	Erreur ! Signet non défini.
Conclusion : _____	56
Bibliographie : _____	59
Tables des matières _____	61